

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

53e Année. N° 4 1er Avril 1910.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

AVIS IMPORTANT A NOS LECTEURS

Nous sommes très heureux d'annoncer à nos lecteurs que M. le professeur Moutonnier, un de nos plus anciens et plus appréciés collaborateurs, va reprendre dans notre Revue la place qu'il y occupait si brillamment, et publiera prochainement un travail très intéressant qui a pour titre: *Les lettres de Julia.*

Ces lettres sont dues à la plume de son ami M. William Stead, le célèbre publiciste anglais, qui lui a donné l'autorisation de les traduire. On sait que c'est M. Stead qui a ouvert à Londres le *Bureau de communication*, si connu sous le nom de *Bureau Julia.*

LA RÉDACTION

Une œuvre posthume

d'Édouard GRIMARD

Nous devons à l'obligeance de la famille de notre regretté collaborateur et ami, Édouard Grimard, la bonne fortune d'avoir entre les mains le manuscrit d'une magistrale étude de cet éminent penseur.

Cette étude, malheureusement, ne comprend que la première partie de l'œuvre rêvée par l'auteur. Encore n'y a-t-il de cette première partie que huit articles complètement achevés ; mais nous avons les matériaux des articles suivants, qu'un de nos collaborateurs veut bien se charger de mettre au point.

Nous croyons que nos lecteurs seront heureux de prendre connaissance de cette étude qui constitue un magnifique chapitre à ajouter au livre de la *Genèse* d'Allan Kardec.

Voici le plan que s'était tracé Édouard Grimard :

Le Drame de la Vie.

Le Théatre. — *Notre système planétaire.*

Les Acteurs. — *Les animaux, l'homme. — Les fouilles géologiques. — Les infiniment petits. — Les géants. — Qu'a pensé l'homme devant ce monde évoqué? — Quelles leçons nous donne-t-il cet ossuaire enseveli? — Parlons du bas de l'échelle. — Voici l'homme en face des monstres. — La lutte. — La conquête. — Le rôle futur de l'homme. — Conclusions.*

Cette œuvre empreinte du plus haut spiritualisme était probablement destinée à la *Revue Spirite :* nous ne faisons que lui donner la place qu'elle méritait d'y occuper.

LA RÉDACTION.

***

LE DRAME DE LA VIE

Au cours des nombreux articles successivement publiés dans ce recueil, nous avons eu, maintes fois, l'occasion de spécifier, avec plus ou moins de détails, tel ou tel des innombrables phénomènes de la Vie ; mais il nous a semblé qu'il serait peut-être intéressant pour le lecteur d'avoir devant lui le tableau synthétique de ces phénomènes épars, envisagés non seulement dans leurs manifestations accidentelles et transitoires, mais encore dans leur enchaînement logique, c'est-à-dire dans la majestueuse ordonnance de leur unité.

Certes, nous l'avons souvent répété, la Vie est *une*, mais combien complexes sont les irradiations de ce foyer, multiples les rayons qu'il projette, innombrables les étincelles qui en émanent !

— Soit, dira-t-on, mais qu'est-ce que la Vie ?

— Question des plus naturelles et des plus légitimes. La Vie n'est rien moins qu'une vibration divine, car tout est vibration dans l'Univers. C'est l'impulsion originaire et continue que génère le Centre suprême et qui fait palpiter le Kosmos, ainsi que tous les éléments qui le constituent, êtres vivants et choses inanimées... C'est, en un mot, l'irradiation du Soleil éternel, le Souffle de l'Esprit qui fut, est et sera.

Question capitale, Sphinx silencieux qui, impassiblement, fait attendre sa réponse, et combien de fois cependant l'a-t-on interrogé ! C'est dès leur apparition sur la terre, que les hommes, avec une curiosité ardente, passionnée, douloureuse, ont cherché à élucider l'obscur problème dont il s'agit ici. Voyants, poètes, philosophes, alchimistes, géologues et physiologistes, surtout, l'ont tenté sans relâche, les uns en vaticinant, en entassant hypothèses sur hypothèses, les autres en fouillant les flancs de notre terre et nos propres entrailles, les autres enfin en scrutant la matière jusqu'en ses plus infimes particules.

Qu'ont-ils trouvé ? Nous le savons, ils nous l'ont dit... Mais ont-ils tout dit ? Qui donc oserait l'affirmer ? La plupart de ces chercheurs se sont enquis des origines et de la nature de la vie matérielle, physiologique, mais combien rares sont ceux qui se sont préoccupés de la vie supérieure, c'est-à-dire psychique, spirituelle, divine. C'est pourtant là qu'est le nœud de la question, là que se dissimule l'inconnu du problème.

Essayons, après tant d'autres, de faire quelques pas de plus dans la voie ténébreuse, mais, tout d'abord, changeons de procédés. Ne cherchons les origines de la Vie ni dans les fouilles géologiques ni dans les creusets de nos laboratoires, cessons nos évocations, nos incantations, trêve d'hypothèses et de systèmes préconçus, allons aux sources vives pour aussi loin qu'elles jaillissent par delà les horizons terrestres. Ne savons-nous pas que la première apparition des êtres organisés, recule, remonte jusqu'à l'aube des siècles ? Que devons-nous en conclure, dès lors, sinon que la Vie a devancé la naissance de notre terre et de tous les autres globes qui roulent dans l'étendue. Ce n'est pas à telle époque et dans telle couche de terrain qu'elle a surgi, elle appartient à l'Univers, elle est d'essence cosmique. Contemporaine de l'esprit-matière, inhérente à la Substance primordiale, elle existait avant la naissance des mondes. Semée dans les espaces sidéraux, elle a voyagé, elle voyage avec les nébuleuses, embryons gigantesques des futurs systèmes cosmogoniques, dans le sein desquelles, nous le savons, sont étagés, en des températures d'intensité prodigieuse, les gaz des mé-

taux et des minéraux qui se solidifient à mesure que s'opère, aux confins de leur orbe, le refroidissement de leurs vapeurs incandescentes.

Mais entrons en matière, sans autres préambules. — Qu'étudions-nous ici? Le drame de la Vie. Pour le déroulement de tout drame quel qu'il soit, il faut deux éléments constitutifs ? Un théâtre et des acteurs. Disons ce que fut le premier et pour cela cédons la parole aux astronomes dont nous résumerons les conclusions le plus rapidement possible.

LE THÉATRE

En ce temps-là — nul ne dira jamais combien de myriades de siècles se sont écoulés depuis lors — en ce temps-là, du chaos cosmique, dans l'océan duquel vagissent les embryons des Univers futurs, se détacha une nébuleuse gigantesque qui, alors que notre Soleil n'existait pas encore, se mit à tournoyer dans un espace dont l'étendue avait pour diamètre les onze ou douze cents millions de lieues qui maintenant séparent notre astre central de la planète Neptune. Dans cette nébuleuse alors gazeuse, était contenue toute la matière qui se trouve aujourd'hui répandue dans les divers groupes sidéraux de notre système planétaire.

Avant de poursuivre, il est peut-être bon de rappeler que ce qu'on appelle l'espace n'est en aucune façon le « vide » pris dans le sens absolu du mot. Ce vide n'existe nulle part. Partout où il y a espace, alors même qu'il ne s'y trouve ni solides, ni liquides, ni gaz, existe une substance, la Substance-mère, l'universelle Maïa des Indous... Océan sans rives où sommeillent les vies en expectative.

Cette substance s'appelle aujourd'hui l'*éther* qui, en dépit de ses divers états de subtilité, pénètre tous les corps dont il est l'étoffe constitutive, l'éternelle et omniprésente trame. Que l'on se garde bien de croire que la *subtilité* implique, en quoi que ce soit, ce que les matérialistes appellent la *nullité*, autrement dit la non-existence et ce qui le prouve, c'est que c'est précisément dans ce fluide invisible, impalpable, impondérable que résident toutes les potentialités de l'Énergie en soi. N'est-ce pas par ses vibrations que se génère la fulgurante électricité, qu'éclate la lumière, que rayonne la chaleur, ne sont-ce pas ses effluves qui rattachent les uns aux autres les mondes sidéraux dont ils harmonisent et solidarisent les mouvements, c'est-à-dire les vies, par la raison que cet éther est lui-même le fluide vital de l'Univers et qu'il confine à l'Esprit, essence de la Divinité.

Mystère inexplicable à coup sûr ; mais qu'il nous suffise de savoir qu'en vertu d'un dynamisme que révèle l'expérimentation, il arrive qu'au sein d'une immensité fluide se manifestent de vastes impulsions giratoires qui la subdivisent et créent des centres isolés au milieu des fleuves immenses du chaos où de simples différences de vitesse peuvent faire naître çà et là

des mouvements tourbillonnaires tout comme dans les courants de notre atmosphère ou de nos fleuves (1).

C'est donc, en définitive, par l'éther dont la vibration est continue, qu'est créé le mouvement; mais revenons à notre nébuleuse.

Spectacle stupéfiant dans sa grandeur et son écrasante majesté. Voyez-vous en imagination tournoyer cette masse énorme de vapeurs progressivement condensées ? Elle était à son origine sphérique et homogène. Mais ayant conservé, lors de sa séparation du confus amas des matériaux cosmiques, les impulsions d'un mouvement tourbillonnaire primitif, ce mouvement, joint au refroidissement de ses zones les plus éloignées, amena la formation d'anneaux nébuleux qui, se brisant bien avant l'apparition d'un Soleil central (2), donnèrent naissance à des globes sphériques qui continuèrent à tourner dans un même plan, autour de leurs centres respectifs.

— D'où provint leur incandescence? demande-t-on.

— Elle est le résultat, répondent les astronomes modernes, du mode lui-même de leur formation, c'est-à-dire de leur condensation par suite de l'agglomération de leurs molécules, en vertu de la loi suivant laquelle tout mouvement subitement envoyé se change immédiatement en chaleur.

Il va sans dire que ce fut dans les mêmes conditions que se forma notre Soleil qui, attirant à lui la masse énorme des matériaux non employés par les anneaux nébulaires et faisant le vide autour de lui, s'est constitué en ce globe gigantesque lumineux, ardent et puissamment attractif qui, entouré de ses planètes, est devenu le centre de notre système cosmique.

Est-il besoin de vous les présenter ces planètes ? Non à coup sûr puisque les plus connues d'entre elles s'appellent aujourd'hui — en les énumérant par ordre de leurs distances respectives — Mercure, Vénus, la Terre, Mars Jupiter, Saturne, Uranus et enfin Neptune qui, à une si prodigieuse distance, gravite autour de notre Soleil. Sur ces huit planètes il en est six qu'accompagnent des satellites et qui de la sorte sont devenues les centres de petits systèmes reproduisant, en miniature, notre monde solaire tout entier (3). Ces satellites se répartissent comme suit : un pour la Terre, deux

(1) Faites-en vous-même l'expérience. Dans un vase d'assez grande dimension, cuvette ou autre récipient, versez de l'eau et produisez en elle des forces désordonnées, en la brouillant, en l'agitant dans tous les sens avec une baguette ou mieux encore une palette et vous constaterez qu'en l'abandonnant à elle-même, après quelques instants de violente perturbation, elle ne tardera pas à prendre un mouvement de rotation, ainsi que vous l'indiqueront de menus fragments de papier jetés sur la surface du liquide.

(2) C'est ainsi, — chose qu'ignoraient les astronomes d'autrefois — que la Terre est plus ancienne que le Soleil et que la Lune elle-même est plus ancienne que la Terre.

(3) C'est ici le cas de répéter que suivant la doctrine des occultistes, il existe dans notre système une « chaîne planétaire », se composant de la Terre, de Mars et de Mercure à nous connus, plus de quatre autres globes invisibles à nos yeux. C'est sur ces sept planètes que s'effectuent ces rondes d'évolution dont il a été question précédemment.

pour Mars, quatre pour Jupiter, huit pour Saturne, non compris son anneau, quatre pour Uranus et enfin un pour Neptune.

Telles sont, en résumé, les conclusions plus ou moins concordantes des astronomes. Plus ou moins, disons-nous, car ils sont loin de s'entendre. Ne trouvons-nous pas, dans l'histoire de l'astronomie moderne, les « tourbillons » de Descartes, la « gravitation universelle » de Newton, le pseudo-système de Kant, la « mécanique céleste » de Laplace et enfin la nouvelle théorie magistralement exposée, il y a quelques années, par H. Faye, l'un des savants interprètes de l'astronomie moderne?

Mais qu'importent les hypothèses, les théories et les systèmes, empêchent-ils l'Univers de s'étaler devant nous dans sa grandiose magnificence qui n'est rien autre que l'IDÉATION DIVINE.

Le voilà donc le champ de la Vie, le théâtre où nous allons voir fonctionner les acteurs du grand drame : les animaux tout d'abord, puis les hommes dont il sera question plus tard. Mais nous ne saurions entreprendre cette étude avec la clarté nécessaire, sans jeter un coup d'œil d'ensemble sur les effets caractéristiques qu'a produits sur l'esprit moderne, l'évocation d'un passé qui lui était inconnu.

Est-il besoin de dire combien tout a changé de face depuis les découvertes des modernes investigateurs, combien se sont élargis et reculés les horizons des théories traditionnelles ? C'est sous un angle entièrement différent que fonctionne aujourd'hui l'optique scientifique. Des catacombes de notre vieille terre, éventrée par la pioche des géologues, a surgi tout un décor révélateur du premier théâtre de la Vie dont n'eurent connaissance ni nos lointains ancêtres, ni même les savants des deux ou trois siècles qui ont précédé le nôtre.

Les hommes de l'antiquité n'avaient sous les yeux que le spectacle de notre monde physique actuel. Ils ne connaissaient que les animaux dont ils étaient contemporains, ils ne soupçonnaient même pas qu'il ait pu jamais en exister de différents, et si, par hasard, il leur arrivait d'en imaginer d'autres, il était bien entendu qu'ils ne leur accordaient que la réalité tout hypothétique que l'imagination prête aux monstres qu'elle invente.

Et voilà qu'à la surprise générale un autre univers s'est révélé. Il n'est plus, à la vérité, que poussière et débris, mais qu'importe puisqu'il a vécu... Si bien vécu que les visions des poètes qui ne rêvaient que gorgones, chimères et dragons ont été de tous points surpassées par l'indiscutable réalité qui nous montre les restes de tant d'êtres inconnus, insoupçonnés, presque fantastiques. C'est comme à l'appel d'un jugement dernier que leurs ossements sont venus reconstituer, sous nos yeux, ces squelettes aux ossatures paradoxales qui, lorsque nous les voyons se dresser dans nos musées, nous épouvantent presque par leur énormité.

C'est ainsi qu'à la connaissance très imparfaite du passé est venue s'ajouter la science éclairée du présent. Et quel monde complexe ont ressuscité ces ossuaires ensevelis ! Changeant de formes à chaque strate géologique, ces êtres qui, si longtemps,ont échappé à toute classification sont généralement dominés par quelque organisation témoignant d'un progrès ininterrompu.

Si, à l'époque secondaire, lisons-nous dans *La Création* d'Edgar Quinet, les reptiles avaient pu parler, n'auraient-ils pas dit: « Nous sommes les rois du monde. Quel autre animal saurait comme nous ramper sur la terre, nager et bondir dans les flots ? C'est en vain qu'un peuple de créatures inférieures, rayonnés et mollusques s'efforcent de s'élever jusqu'à nous. Les reptiles sont la race prédestinée, presque divine. » Ne furent-ils pas en effet adorés pendant une longue série de siècles ?

Puis, lorsque s'ouvrit la période tertiaire, qu'auraient dit les grands mammifères successeurs des reptiles ? Ils auraient dit: « La création s'est élevée d'un degré et nous en occupons le faîte. Comprend-on que les reptiles aient pu croire que le monde s'arrêterait à eux ? Que pouvaient-ils, tout au plus se traîner sur leur ventre, alors que nous, nous avons relevé la tête, nous les dominateurs légitimes vers qui gravitaient toutes les vies antérieures, simples ébauches qui péniblement s'essayaient à vivre. »

Pauvres mammifères, quelle désillusion ! Voici la période quaternaire... Quelle voix viennent-ils d'entendre sur les plages, dans les jungles, dans les forêts ? C'est celle de l'homme, le nouveau parvenu. « Tous se sont trompés, s'écrie-t-il, moi seul ai la parole ici. Les reptiles ont cru au règne divin des reptiles, les mammifères géants à celui des mammifères, mais le vrai roi, le voici, il vient d'escalader le trône et de ceindre la couronne. C'est pour me faire place, que tous ces pseudo-monarques d'un jour sont tombés, depuis les infimes trilobites jusqu'aux grands vertébrés auxquels je succède. Moi seul, suis le dominateur en qui se parachève toute vie. Les temps sont consommés, le Créateur s'est épuisé en moi, je suis le dernier fils de sa vieillesse. »

Ainsi a parlé l'homme ; mais en dépit de son arrogance, ne s'est-il pas trompé, lui aussi ? Les décadences successives des dynasties qui l'ont précédé ne pourraient-elles finir par lui faire comprendre qu'il est lui-même un monarque éphémère et qu'un jour viendra où, à son tour, il sera contraint d'abdiquer ?

Il eût mieux fait de reconnaître et d'avouer que ces innombrables ancêtres l'expliquent à lui-même et le définissent ; ne sont-ce pas eux qu'il résume en sa nature complexe ? C'est en vertu d'un atavisme obscur et mystérieux qu'ils revivent en lui, ainsi que l'établissent les constatations de l'embryogénie qui nous enseigne que tous les embryons se ressemblent

étrangement dès les premiers jours de la gestation (1) et que celui de l'homme, par ces transformations successives, montant tous les degrés de l'échelle de vie, fait en réalité la récapitulation de toutes les formes qui ont précédé la sienne.

Si donc l'homme est au faîte de la série vivante, il n'en est pas moins l'un des éléments dont elle se compose. Matière neutre, substance des créatures primitives, produit de toutes les passions impulsives de la chair, réincarnation des bestialités anciennes — tel est l'argile dont il a été pétri... Mais en dépit de cette compromettante origine, ajoute l'auteur précédemment cité, cet être étrange n'en est pas moins de haute et divine race. Du livre de la Création, quelque interrompu qu'il soit par des vides, des lacunes, des hiatus parfois inexplicables, sort néanmoins une impression de force ascensionnelle persistante, incoercible que ne saurait contrebalancer l'inertie de la nature morte.

Si j'éprouve le besoin de me donner un élan d'énergie, je l'ouvre, ce livre ; j'en étale les atlas, en commençant par celui des fossiles et j'y suis des yeux cette immortelle vie qui, pendant quelques siècles ou des millions de siècles, — qu'importe le temps ? — s'enferme dans une forme pour la briser et la remplacer par une forme supérieure. Réconforté, enorgueilli par le spectacle de cette marée montante des existences qui ont précédé la mienne, je défie la mort et brave le néant... car, moi aussi, je réclame des ailes, en évoquant à l'avance mes successeurs qui, à coup sûr, me dépasseront en force et en lumière, autant que je dépasse les premiers-nés éphémères des anciens océans. (Edgar Quinet)

Éloquentes et fières paroles ! — C'est dans un tel état d'esprit et dans un semblable ordre d'idées, qu'il faut, pour le comprendre, étudier cet être complexe qu'est l'homme, extraordinaire mélange de cet orgueil et de cette humilité que Pascal constatait en lui-même... ici, la bête, un peu plus haut, l'ange — cet ange dont Platon, déjà, sentait battre les ailes tout au fond de son cœur.

Les religions, les rêves des poètes, l'élan des plus audacieuses aspirations ne sont souvent rien d'autre que la conscience qu'a l'homme de ces deux mondes opposés qui se combinent en lui : anciens rugissements de la Nature en son travail d'enfantements sauvages, sifflements de serpents antédiluviens dont on retrouve si souvent l'écho dans les bas-fonds de l'âme humaine (2)... en même temps, d'autre part, que pressentiments de transformations plus

(1) Si je n'étiquetais pas soigneusement tous les embryons divers que j'étudie, disait un physiologiste célèbre, il me serait impossible de reconnaître à quelles classes d'animaux ils appartiennent.

(2) Homme, disait Épictète, tu portes au dedans de toi le sanglier d'Érymanthe, l'ours des cavernes, le lion de Némée... dompte-les !

ou moins glorieuses, d'évolutions ultérieures et ascendantes, en un mot, soif inextinguible des lumières qui rayonnent d'en haut.

Il n'était donc pas sans intérêt, nous l'avons dit plus haut, de constater quels ont été les bénéfices des découvertes de la science d'où il est résulté de si profondes modifications dans nos conceptions de la vie et de son importance, de la mort et des perspectives qu'elle nous ouvre. C'est en se soudant aux révélations du passé que celles du présent ont constitué l'unité de la vie progressive à travers les âges qui, tous, sont solidaires les uns des autres.

Quel grand jour fut celui où, des flancs de la colline de Montmartre, ont émergé les squelettes des mammifères géants qui y dormaient depuis tant de milliers de siècles et qui n'en sont pas moins les ancêtres de ceux qui vivent aujourd'hui.

La stupéfaction que causa cette résurrection ne fut sans doute pas sans analogie avec celle que produisit, un jour, l'apparition dans les sables du désert des pyramides de l'Égypte, de ses sphinx et de ses temples gigantesques. Fort nombreuses doivent être les questions que suggère cette découverte inattendue. Où donc, s'est-on demandé, sont les ébauches de ces constructions extraordinaires et comme on ne les trouve nulle part... à moins qu'au cours de l'histoire de la pierre, on ne prenne pour elles les grossiers spécimens qu'on appelle menhirs, dolmens, alignements et autres monuments mystérieux de l'époque mégalithique, le premier sentiment des peuples fut d'en attribuer l'érection à des êtres imaginaires, génies, démons ou fées, hypothèse sur laquelle ont été brodées tant de légendes, composées tant de poésies populaires et d'où sont nées tant de superstitions.

Quoi qu'il en soit, on ne peut être surpris de ces fantaisies des peuples ignorants et l'on se rend également compte des réticences des savants eux-mêmes qui devant des problèmes aussi ardus, non seulement hésitèrent à conclure, mais encore s'abstinrent même de chercher. Pendant longtemps l'on s'est obstiné à croire que le monde social s'est révélé dès le premier jour par la création d'œuvres colossales et que la manifestation de la vie n'a pu se faire que par la procréation de monstres démesurés. La plupart des historiens et des naturalistes se sont refusés à voir les anneaux qui relient les uns aux autres les différents âges de l'histoire et de la création... du menhir à l'obélisque, du dolmen à la pyramide, du tumulus au temple — comme aussi et d'autre part, de l'épinoche au requin, du lézard au mégalosaure et du plus petit pachyderme à l'éléphant et au mastodonte... si bien que devant l'enchaînement de tant d'évolutions insoupçonnées et de vies préparatoires, au cours des plus longs intervalles, l'esprit humain frappé de stupeur a, de prime abord, capitulé devant l'inconnu. « Ne tentons pas l'impossible », disaient les plus savants, y compris l'illustre Cuvier lui-même à qui

pourtant sont dues les découvertes les plus significatives. « Arrêtez-vous, prenez garde au vertige, ne cherchons pas à voir Dieu face à face. »

Tout en appréciant ce qu'il y avait de touchant dans cette respectueuse humilité, avouons que nous ne sommes nullement disposés à suivre cette voie négative. Ne fermons pas les yeux à la lumière et puisque le voile d'Isis s'est quelque peu soulevé, bénéficions de cet avantage et pénétrons dans le sanctuaire entr'ouvert. Or, voici la première leçon que nous donne la Nature et par qui ? Par des êtres infimes qui, tout microscopiques qu'ils soient, sont en mesure de nous servir de premiers instructeurs. Tel sera notre début dès les premières pages du grand livre de la Vie... Nous pouvons dire de la Nouvelle Genèse.

Sur notre globe, devenu habitable par suite d'un refroidissement dont nul ne saura jamais indiquer la durée, sur cette terre presque entièrement recouverte par ses flots s'étalait, en son immense étendue, l'Océan des premiers âges. Or, que trouvons-nous dans ses eaux tièdes encore, et sur ses plages marécageuses ? Nous ne trouvons ni plésiosaures, ni ichthyosaures, ni ptérodactyles, aucun de ces reptiliens formidables qui viendront s'y ébattre plus tard. Ce que nous voyons flotter sur les vagues, ce sont des plantes d'organisation élémentaire des algues, des fucus, alors que dans la profondeur des eaux s'accumulent par myriades d'immenses colonies de crinoïdes, de foraminifères, de bryozoaires qui littéralement en encombrent les abîmes.

Eh bien, ce qu'on ignora longtemps, c'est que ce furent ces infimes créatures, ces imperceptibles ouvriers que l'on put appeler plus tard et bien à juste titre, les véritables fondateurs de notre terre habitable. C'est de leurs coquilles microscopiques, que furent composées les épaisses et puissantes assises de nos continents, assises que bossellent et dominent non seulement les croupes de nos collines, mais encore les plus altières cimes de nos plus hautes chaînes de montagnes. C'est de ces roches, de ces pierres que furent plus tard bâtis les modestes murailles de nos maisons, non moins que les plus magnifiques monuments de nos cités... et qui ne voit là, tout d'abord, le plus éclatant démenti opposé aux hypothétiques conceptions humaines qui, éprises de fausses apparences, s'imaginèrent que tout a commencé par le grand, par le colossal, sans transitions, sans préparations d'aucune sorte ?

Examinez ces poussières fossiles ; si vous avez des lentilles de microscope assez puissantes, essayez de compter les coquilles dont elles se composent et vous trouverez qu'il n'y en a pas moins de quatre ou cinq millions dans les menues pincées de tripoli que renferme le creux de votre main.

Voilà la première leçon que la Nature donne à l'homme et qui nous enseigne que l'infiniment petit est égal en puissance à l'infiniment grand et qu'elle n'a pris pour premiers collaborateurs ni le béhémoth de Job, ni le mégathérium de Cuvier, mais des animalcules si frêles, si insaisissables qu'ils ont

échappé pendant une longue série de siècles à l'œil des investigateurs.

L'on peut dire que le roi de ces petits artisans du globe fut le trilobite qui caractérisa si bien la période de formation des terrains calcaires que certains géologues ont proposé de donner à cette époque le nom *d'ère des trilobites*. Tandis que foraminifères et bryozoaires tapissaient de leurs mosaïques le lit de l'océan, déjà le trilobite nageait dans les eaux moins profondes. Bardé de son bouclier à trois lobes, le petit cuirassé voguait de plage en plage et il le faisait avec d'autant plus d'audace et de sécurité que lui seul, parmi ses contemporains, était doué de l'organe de la vision et c'est, pourvu de ce premier œil encore rudimentaire qu'il allait et venait au milieu des mollusques, des coraux et des étoiles de mer aux dépens desquels ils se nourrissait vraisemblablement.

Ce trilobite, l'un des premiers-nés, fut aussi l'un des premiers disparus du théâtre de la Vie. On ne le trouve plus dès la fin de la mer Silurienne. Par sa disparition, il annonce l'approche d'une ère nouvelle, démontrant par ce fait même que tout, désormais, dans la suite des siècles ne sera plus que transformation et instabilité et c'est en raison de cette instabilité que dans cette mer Silurienne se sont opérées déjà de profondes modifications. Aux innombrables crustacés, dont la multiplication croissait avec rapidité, s'ajoutèrent les zoophytes, curieuses combinaisons de la plante et de l'animal qui, sans se confondre, se pénètrent, se complètent réciproquement, en associant leurs organes pour en modifier l'emploi, le cas échéant, et au travers desquels s'élève et se perfectionne la vie dans sa marche ascensionnelle — remarquables spécimens de ces « anneaux » qui tout le long de la chaîne des créatures les rattachent et les rendent solidaires.

Mais les temps paléozoïques sont écoulés, et la période secondaire commence. Des épaisses couches de limons superposés que fécondent la lumière et la chaleur se sont formés de nouveaux terrains où s'enchevêtrent lichens et mousses, puis où s'élèvent des fougères qui bien vite, après avoir dépassé les populations naines et rampantes et s'être associées aux prêles et aux bambous, préparent les immenses forêts futures.

Et quelle fougue dans cette végétation naissante, avec quelle ardeur s'élancent vers le ciel toutes ces têtes qui s'imbibent de lumière et aspirent les brises tièdes. C'est ainsi que naquit la forêt carbonifère. Nulle fleur encore, nul parfum, tout est branches et feuilles qu'allonge et multiplie une croissance intensive. Il semble vraiment que cette flore spéciale tout incomplète qu'elle fût, comprenant quel rôle lui était assigné n'eut d'autre but que d'accumuler sur notre terre féconde les immenses provisions de combustibles dont l'homme devait bénéficier plus tard. Aussi les créa-t-elle, ces richesses, par la superposition de forêts qui, se succédant sans relâche, poussaient les unes sur les autres épaississant toujours davantage par leurs

détritus les couches énormes de bois carbonisé que nous trouvons aujourd'hui dans nos inépuisables bassins houillers... Inépuisables! Pas peut-être autant que se l'imagine cet insatiable exploiteur qu'est l'homme de nos jours.

Mais ne quittons pas nos forêts primitives où ruisselle la vie à flots ininterrompus. Dans les vagues de cette mer verdoyante, se multiplient et grouillent les créations d'une faune qui, en vigueur, ne le cède en rien à la flore qui la recèle. Ce furent d'abord les insectes qui apparurent. Ce fut, au sein du silencieux monde sylvestre, que grincèrent les premiers grillons, que zinzonnèrent les premières cigales, lointains ancêtres de celles dont Platon devait parler tant de siècles plus tard... et tandis qu'aux branches et aux feuilles des fougères géantes, des lépidodendrons, des calamites et des araucarias s'accrochaient, les tribus éclatantes des coléoptères rampaient, vermisseaux, crabes, scorpions et salamandres sur les vases épaisses où les poursuivaient les innombrables reptiles qui régnèrent en rois pendant la longue période secondaire.

Mais la grande roue de la vie tourne imperturbablement. Que de moules elle a déjà brisés. Des genres entiers de crustacés ont disparu et ne se retrouveront plus... Preuve nouvelle qui nous montre que l'immutabilité n'existe qu'aux yeux de l'homme éphémère. Qui donc aujourd'hui oserait répéter avec Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand que le monde a commencé par la vieillesse, la végétation par l'arbre centenaire, l'animalité par les monstres et que les organisations principales, comme l'affirme Buffon, sont restées immuables.

N'insistons pas, passons, tournons les feuilles du grand Livre. En ce temps-là, les Alpes dormaient encore sous les flots de la mer hélvétique. A peine quelques-unes de leurs cimes dressaient leurs têtes autour desquelles s'enroulaient, comme des turbans de dieux marins, de longues traînées d'algues et de fucus. D'autres îles sur divers points du monde tachaient de leur surface sombre la face moirée des eaux, telle entre autres que cette mystérieuse Atlantide la plus grande de toutes et qui, suivant l'attestation de Platon et autres auteurs anciens, s'étendait entre l'Europe et l'Amérique dans l'océan qui porte encore son nom.

Mais voici qu'est soudain troublé le calme relatif des terres nouvelles. Voici que retentit une voix formidable, c'est celle des volcans qui, à travers les entrailles déchirées du globe, projettent dans les airs des fragments de roches ignées ou plutoniennes : granites, porphyres et basaltes... Qu'ils éclatent et rugissent les volcans. Qu'importent à la vie les tempêtes et leurs déflagrations? A la multiplication des races terrestres, répond celle des races aquatiques.

C'est par myriades que les poissons sillonnent les vastes eaux à la surface

desquelles nagent des flottes d'autres coquillages nouveau-nés : nautiles et ammonites aux valves enluminées de couleurs merveilleuses. Mais malheur aux petits nautonniers qui ne peuvent fuir assez vite... Car les voici, les monstres, qui passent et repassent rapides, violents, battant les flots de leurs nageoires ou de leur queue. Voici un ichtyosaure qui poursuit un plésiosaure dont se dresse, comme un boa déroulé, le cou démesuré que termine une tête de serpent. Plus loin, sur le limon des estuaires, pataugent lourdement des labyrinthodons, sortes de grenouilles hideuses et gigantesques qui beuglent et mugissent. Vous faites-vous l'idée d'un bœuf amphibie qui de temps à autre se mettrait à coasser ?

Nous voici donc parmi les monstres. Mais pourquoi nous étonnerions-nous de leurs formes colossales ? N'oublions pas que la Nature procède par successions de phases progressives. Naissance d'êtres infimes, croissance parfois démesurée, décadence finale... Telles sont les étapes qu'impose la Vie. Et dans ces conditions combien d'infiniment grands ont eu pour ancêtres d'infiniment petits !

Ce qui peut nous servir à expliquer certaines modifications de genres et même de races, c'est la loi suivant laquelle les formes vivantes sont en rapport constant avec les transformations du globe lui-même. Aussi est-ce avec raison qu'on a dit : telle terre, telles plantes et tels animaux. C'est en raison de ces concordances que chacune des révolutions géologiques s'est réfléchie dans le monde des organismes. A mesure que tel récif isolé dans l'océan est devenu une île, l'île un archipel, l'archipel un continent, à mesure aussi se sont accrus en taille, plantes, tout d'abord infimes, animaux tout d'abord lilliputiens.

Et c'est ainsi qu'au cours des phases ou périodes multi-millénaires, pendant lesquelles s'est lentement modifiée la terre, qu'ont eu le temps de grandir sans mesure ces sauriens ou crocodiliens énormes qui ont pu nous dérober leurs origines plus que modestes, jusqu'au moment où ils nous sont apparus subitement, couverts de leurs cuirasses, gueules béantes et formidablement armés.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (1)

XLI

Influence des Invisibles dans l'histoire

LE MAHOMÉTISME

Mahomet (2) naquit à la Mecque au mois d'août 570. Ses parents, autrefois puissants et riches, avaient été ruinés : et à leur mort, il fut recueilli par son oncle Abou-Taleb qui faisait le commerce des caravanes. Le jeune homme fut chargé de conduire les chameaux et, pendant les routes, il prenait une vigoureuse part à tous les combats que les caravanes étaient obligées de soutenir contre les pillards du désert. Une de ses cousines, Khadidja, séduite par les qualités morales dont il avait fait preuve en plusieurs circonstances, lui proposa de l'épouser. Il n'avait que 25 ans; elle était veuve et en avait 40. L'union fut des plus heureuses jusqu'à la mort de Khadidja qui donna 7 enfants à son jeune mari : 3 garçons qui moururent en bas âge, et 4 filles.

Les biographes de Mahomet ne donnent aucun détail sur sa vie pendant les quinze premières années de son mariage : elle s'écoula tranquille et sans aucun incident au milieu de sa famille. Il aimait la solitude, et se retirait fréquemment dans les grottes du mont Hirâ.

Là, il restait de longues heures dans la méditation et le recueillement : et il est probable que c'est pendant ce temps qu'il fut soumis par les Invisibles à un entraînement physique et moral qui devait faire de lui un puissant médium.

***

La ressemblance entre saint Paul et Mahomet est ici très remarquable. On se rappelle que Paul, après avoir été obligé de quitter Damas, s'était retiré dans le désert pendant trois ans, et qu'il n'avait reparu qu'après avoir reçu toutes les instructions et tous les conseils nécessaires pour mener à bien l'accomplissement de la tâche qu'il avait à remplir.

Ainsi ces deux hommes, qui devaient être les créateurs de deux immenses mouvements religieux, ne commencent leur mission qu'après plusieurs

(1) V. les numéros de la revue de 1909.
(2) Mohammed (le loué).

années d'isolement et de méditation : lorsqu'ils sortent de cette retraite, ils sont complètement transformés; ils ont acquis des connaissances qui leur étaient jusqu'alors absolument étrangères : — ils se montrent moralistes, orateurs et poètes : ils sont devenus les apôtres d'une nouvelle doctrine, et ils affirment qu'ils sont en relation avec les puissances invisibles. Tous les enseignements qu'ils répandent, disent-ils, leur sont dictés par les voix d'en haut. Saint Paul répète à chaque instant que tous les principes de morale, toutes les idées nouvelles qu'il jette à pleines mains, lui viennent directement du Christ avec lequel il est en relations constantes. C'est du Christ qu'il tient sa mission; c'est lui qui l'inspire: il le déclare à différentes reprises, et il dit dans son épître aux Galates(ch. II, §§11 et 12) : « Je vous le déclare mes frères, l'Évangile que je prêche n'a rien qui soit « de l'homme, car ce n'est pas d'un homme que je le tiens et que je l'ai « appris : je l'ai appris par une révélation de Jésus-Christ. »

***

Et Mahomet affirme avec non moins de force dans maint passage du Coran « qu'il n'est qu'un ignorant, mais qu'il n'est ni un imposteur ni un égaré, et que toutes les vérités qu'il enseigne lui ont été dictées par l'ange Gabriel(1).

Et à l'appui de cette affirmation, on doit remarquer que ce chamelier sans instruction, qui avait passé toute sa jeunesse à conduire des troupeaux dans le désert, a écrit ou plutôt a dicté — car ses biographes disent qu'il ne savait pas écrire, — à l'âge de 40 ans, un livre qui est considéré comme le chef-d'œuvre de la langue arabe.

« Nous pouvons sentir, dit Barthélemy-Saint-Hilaire, la beauté des psau- « mes de David et la beauté des hymnes védiques, comme nous sentons « celle du Coran au travers des traductions. Mais David et les psaumes n'ont « pas fait le code de la nation juive, et les Védas ont été encore bien moins « le code des Hindous. Le caractère multiple du Coran n'appartient qu'à « lui. C'est tout à la fois un hymne, un psaume, une prière, un code, un ser- « mon, un bulletin de guerre, une polémique et même une histoire(2). »

Il y a là un fait historique des plus déconcertants, des plus inexplicables. Comment un conducteur de chameaux, sans instruction, devient-il, sans aucune étude préalable, à l'âge de 40 ans, grand poète, grand législateur,

(1) J'en jure par la nuit quand elle survient, par l'aurore quand elle s'épanouit, le Coran est la parole de l'ange Gabriel, de l'envoyé illustre, puissant auprès du Maître du Trône, ferme, obéi, fidèle : votre compatriote n'est pas un possédé : il l'a vu distinctement au sommet du ciel. Le Coran est un avertissement pour l'univers (Coran, sourate LIII, verset 2e et suivants).

(2) Barthélemy-Saint-Hilaire. *Mahomet et le Coran*, p. 189.

profond moraliste, ayant l'intuition de toutes les réformes qu'il fallait apporter dans l'organisation sociale des peuples pour les faire progresser?

L'intervention constante des Invisibles dans l'œuvre du grand Prophète, est aussi évidente, aussi certaine qu'elle l'avait été dans l'œuvre de saint Paul.

***

Comme on a voulu le faire pour saint Paul, on a voulu faire passer Mahomet pour un imposteur et pour un hystérique. Toute la vie du Prophète dément cette assertion. L'estime dont il fut toujours entouré, l'élévation de son caractère, la confiance absolue qu'il avait dans sa mission qu'il accomplit au milieu des plus grandes difficultés, les persécutions dont il fut l'objet et qu'il supporta avec le plus grand calme alors que sa vie était en péril, tous ses actes enfin ne sont ni d'un menteur, ni d'un dément.

Les crises auxquelles il était sujet quand il était *en transe*, sous l'influence des Esprits, ont fait dire à certains auteurs qu'il était épileptique. Cette assertion tombe d'elle-même sans qu'il soit nécessaire de la discuter longuement. L'épileptique est un être désorganisé au physique et au moral, et le peu de lucidité qu'il peut avoir s'éteint complètement pendant ses crises.

Lorsque Mahomet affirme que tous ses enseignements lui sont dictés par les voix d'en haut, nous ne pouvons pas plus douter de son affirmation que nous ne doutons de celle de saint Paul, de celle de Socrate, de celle enfin de notre grande héroïne répétant jusque sur le bûcher que ce n'était que grâce aux exhortations et aux conseils qui lui étaient venus de ses *saintes*, qu'elle avait pu accomplir le miracle de délivrer en quelques jours son pays du joug de l'étranger.

***

Un jour Mahomet eut un rêve. L'ange Gabriel lui était apparu, et lui montrant un livre, il lui avait dit qu'il devait révéler à ses frères les vérités qu'il renfermait, car il était l'apôtre de Dieu (Sourate XCVI). Quelques jours plus tard, alors qu'il était en méditation sur le mont Hirâ, il entendit une voix qui lui disait: « Mahomet tues l'envoyé de Dieu; je suis l'ange Gabriel », et levant les yeux, il aperçut un ange sous une forme humaine : cette forme devint de plus en plus diaphane et vaporeuse, et disparut peu à peu à ses regards.

Très troublé par ce songe, par ces voix et par cette vision, Mahomet raconta ces phénomènes à Khadidja qui ne douta pas un seul instant de leur réalité. Elle avait une confiance entière dans son mari et elle lui dit : « Dieu « est mon appui ; il ne permettra pas que tu aies le malheur d'être un poète « en qui personne ne doit avoir confiance ni un possédé des Djins. Tu dis

« toujours la vérité ; tu ne manques jamais à ta parole. Nos parents le « savent aussi bien que moi. Celui qui tient la vie de Khadidja entre ses « mains m'est témoin que tu seras le prophète de cette nation. Rassure-toi « et bannis le trouble de ton esprit. »

Ces paroles de Khadidja eurent une influence des plus considérables sur l'avenir du futur prophète, et il est probable que s'il n'avait pas été soutenu et rassuré par celle qu'il aimait, il aurait abandonné sa mission qu'il n'aurait pas comprise. Il craignait de devenir fou, d'être sous l'influence des Djins, et il demandait ardemment de nouvelles apparitions qui vinssent lui confirmer la vérité de la première. Il n'en eut que deux ans plus tard, et il resta longtemps dans un état d'esprit des plus pénibles, qui ne disparut que grâce aux encouragements incessants de sa femme et d'un de ses cousins, Varaka, vieillard plein de sagesse qui, après avoir entendu le récit de sa vision et de ses songes lui dit, lui aussi, qu'il serait le prophète de son peuple.

Peu à peu les voix devinrent plus fréquentes. Mahomet les écoutait sans trouble: et enfin il eut ce que nous appelons aujourd'hui des incarnations. Tous les phénomènes que nous constatons chez certains médiums se retrouvent dans les récits que font les auteurs arabes des crises auxquelles était sujet le prophète. La sueur coulait de son front : ses yeux devenaient rouges, ses membres tremblaient, il poussait des gémissements et, à la fin de la transe, il tombait parfois en syncope. Certaines de ces crises étaient plus douloureuses que d'autres ; il s'en plaignait et il disait qu'elles avaient fait blanchir sa barbe et ses cheveux.

C'est pendant ces incarnations de l'Esprit qu'il dicta la plupart des versets du Coran qui par leur sagesse et l'élévation des pensées qu'ils renferment, prouvent l'influence indéniable d'intelligences supérieures se servant du médium pour jeter les bases d'une nouvelle croyance. Mais plus tard, comme tous les médiums, Mahomet subit des inspirations très ordinaires, très vulgaires, et tout à fait en dehors de la grandeur de sa mission. C'est ainsi que s'explique la faiblesse de certaines sourates pleines d'injures et d'imprécations contre ses ennemis, d'affreuses descriptions, trop souvent répétées des châtiments de l'Enfer, et de détails oiseux sur sa vie privée.

***

Lorsque Mahomet eut reçu un certain nombre de communications, il resta persuadé que les idées qu'il émettait n'étaient pas de lui, et qu'il était inspiré comme l'avaient été avant lui Moïse et les prophètes. Khadidja, sa fidèle épouse, l'entretenait sans cesse dans ses idées, et avec elle, Ali le fils de son oncle Abou Taleb qu'il avait élevé, un esclave nommé Zaid qu'il avait affranchi, et Abou Bekr qui devait le remplacer à la tête de l'Islam. Ce furent ses premiers fidèles.

Constamment poussé par les révélations qui lui étaient faites, il se décida à commencer sa mission. Ses prédications furent d'abord secrètes, ne s'adressant qu'à quelques amis. Un jour il en réunit douze sur le mont Acaba, et il leur fit prêter le serment d'observer rigoureusement les recommandations suivantes: « N'adorer qu'un seul Dieu ; — ne point voler ; — ne pas tuer les enfants ; — « ne commettre ni adultère, ni fornication ; — s'abstenir de propos calom- « nieux ; — être docile à tout ce que le prophète leur commandera. » Ces sages maximes n'étaient pas nouvelles. La difficulté consistait à les imposer à ces peuplades fétichistes et sauvages qui ne connaissaient d'autre loi que la force brutale.

Mahomet se décida à parler en public. Le peuple se réunissait autour de lui dans les carrefours, et écoutait avec étonnement ces paroles si nouvelles. Mais bientôt s'élevèrent de tous côtés d'abord les railleries, puis les insultes, puis les préventions contre ces nouveaux convertis.

Comme au temps de Jésus, les prêtres et tous ceux qui étaient attachés au culte des idoles ne pouvaient voir d'un bon œil ce nouveau prophète qui venait détruire la religion des ancêtres. Sa mort fut décidée, mais averti à temps, il put s'enfuir de la Mecque, il se réfugia dans la petite ville de Jatrib où il avait quelques partisans. Cette fuite (Hégire) marque le point de départ de l'ère musulmane (622) ; et la ville de Jatrib qui avait donné asile au proscrit reçut le nom de Medinat al Naby, la ville du prophète.

***

Mahomet avait trouvé à Médine un certain nombre de fidèles. D'après les traditions, ils étaient 73 qui s'étaient groupés autour de lui et avaient fait le serment de le défendre les armes à la main. Il leur avait communiqué la Foi, ce levier formidable auquel rien ne peut résister. Et cette foi, se répandant de proche en proche, — par un phénomène que nous pouvons expliquer aujourd'hui, — amena rapidement la formation d'une petite armée avec laquelle Mahomet va commencer ses conquêtes.

Je ne parlerai pas des nombreuses expéditions qui eurent lieu en Arabie: Mahomet les commanda presque toutes lui-même.

En 630, huit ans après l'Hégire, il s'emparait de la Mecque à la tête de dix mille hommes, et il ordonnait la destruction de toutes les idoles de la Caaba. « La vérité est venue, disait-il : le mensonge doit disparaître. » Il prescrivait en même temps à tous les habitants de détruire les idoles qui pouvaient se trouver chez eux : et l'influence morale de cet homme était si grande qu'en peu de jours toutes les idoles disparurent. Cent mille fidèles avaient acclamé Mahomet à son arrivée à la Mecque, et quand il mourut en 632 à l'âge de 62 ans, toutes les peuplades arabes étaient déjà réunies en nation sous le drapeau de l'Islam. La première partie du formidable

mouvement religieux qui allait s'étendre jusqu'au cœur de l'Europe, était terminée.

En dix ans le grand prophète avait fait disparaître l'idolâtrie, et fait accepter à tous les fétichistes de la péninsule arabique la *croyance en un seul Dieu* et *dans la vie future :* il leur avait donné une nouvelle morale et de nouvelles lois. Il avait ainsi en dix ans opéré dans la mentalité de ces peuples une transformation complète que n'avaient pu faire pendant des siècles, ni la religion juive, ni la religion chrétienne. Le culte du Dieu d'Abraham était oublié depuis bien longtemps et conservé seulement dans une petite secte, la secte des Hanytes. Les juifs adonnés au commerce ne s'étaient jamais mêlés à la population, et les rares chrétiens, dispersés dans quelques villes de l'Yémen soumises autrefois par les Abyssins, n'avaient jamais pu avoir la moindre influence sur les nomades du désert.

***

Mahomet avait désigné Abou Bekr pour lui succéder. Ce fut lui qui commença la série de ces conquêtes extraordinaires, qui, comme nous l'avons dit, réunit en quelques années sous le drapeau de l'Islam, l'Arabie, la Perse, l'Égypte, tout le nord de l'Afrique depuis le détroit d'Ormuz jusqu'aux bords de l'Atlantique, puis l'Espagne, puis tout le midi de la Gaule (1) : en 730, les coureurs sarrasins (2) étaient déjà arrivés jusque sur les bords de la Seine. L'épouvante fut grande dans tous les États germaniques.

C'est dans les plaines de Poitiers (732) que Charles, le puissant duc des Francs, arrêta enfin cette formidable invasion qui menaçait de faire disparaître avec les restes de la civilisation romaine, l'idée chrétienne, seule capable de conduire lentement les peuples dans la voie du progrès. L'histoire nous montre en effet que, pour des causes diverses, tous les peuples soumis à la loi de l'Islam sont restés stationnaires.

Du reste, la religion de Mahomet ne pouvait convenir à la mentalité des peuples qui devaient servir de noyau à l'Europe moderne. Les populations gréco-romaines, encore bercées par les douces et poétiques légendes du paganisme n'auraient pas pu comprendre une religion trop simple, trop austère, qui ne parlait pas à l'imagination. En outre le Christianisme seul, par sa forte organisation, par son autoritarisme et par l'ascendant qu'il dut

(1) Les Arabes avaient franchi en 721 le détroit de Gadès sous la conduite d'un chef nommé Tharék et s'étaient établis sur la montagne qui se trouve en face de la côte d'Afrique. En souvenir de leur premier établissement en Europe, ils donnèrent à cette montagne le nom de Djebel-Tharek (montagne de Tharek) d'où est venu le nom de Gibraltar.

(2) C'est sous ce nom (Saracani) que l'on désignait les Arabes. On croit que ce nom, que l'on trouve dès le début des invasions, vient du mot arabe Sarik qui signifie voler, dérober, et qu'il aurait été donné aux envahisseurs à cause des vols et des pillages qu'ils commettaient.

prendre sur les esprits, pouvait contribuer puissamment à réunir en nationalités les diverses peuplades envahissantes, et à les attacher au sol.

***

L'Orient arrêté dans ses conquêtes, entra alors dans une éclatante période intellectuelle. Du milieu de ce ramassis de peuples barbares, guerriers farouches et fanatiques, surgirent tout à coup des hommes d'une grande intelligence qui firent revivre, dans la nuit du moyen âge, les arts et les sciences que les travaux des anciens avaient légués à l'humanité.

Des travailleurs traduisirent les écrits des philosophes et des savants de l'antiquité : des savants fondèrent de Bagdad à Cordoue des universités et des écoles dans lesquelles revivaient toutes les connaissances de l'esprit humain oubliées depuis des siècles. La philosophie, la géographie, l'astronomie, les mathématiques (algèbre, géométrie, trigonométrie), l'architecture et enfin la médecine prirent un essor merveilleux (1).

Pendant deux siècles toutes les branches des connaissances humaines furent étudiées par des hommes d'élite qui se succédaient au milieu de ces peuples conquérants. Puis tout à coup, cet élan prodigieux s'arrêta. Les Arabes laissèrent tomber de leurs mains le flambeau civilisateur et à partir du XIIe siècle, ils se désintéressèrent de tout effort intellectuel, s'enfermant dans un fanatisme inintelligent, et dans le mépris des infidèles. Les grands travaux de Rhazès, d'Averroès et d'Avicenne ne furent pas continués : les centres intellectuels furent délaissés : les écoles et les universités disparurent peu à peu, et le peuple arabe retomba dans la nuit.

Les conceptions religieuses politiques et sociales de Mahomet avaient fait faire à ce peuple des progrès indéniables dans l'ordre moral. Des esprits évolués pensèrent que le moment était venu de lui faire faire également des progrès dans l'ordre intellectuel. Ils s'incarnèrent au milieu de ces conquérants qui avaient fondé des royaumes. Leur tentative échoua. Les Êtres qui venaient alors habiter la terre n'étaient pas assez avancés pour pouvoir profiter des leçons qui leur étaient données. Les besoins matériels les absorbaient, et leur intelligence était encore trop peu développée pour pouvoir désirer des satisfactions intellectuelles. Après de longs essais infructueux, les instructeurs invisibles renoncèrent à faire progresser ces peuples, et à partir d'une certaine époque, aucun homme remarquable ne parut au milieu d'eux.

***

Le même fait, bien digne d'attirer l'attention du penseur, s'était déjà

(1) Bagdad, Bassora, Samarkand, Damas, le Caire, Kairouan, Fez, Grenade et Cordoue furent pendant quelque temps de grands centres intellectuels.

produit autrefois. Nous avons vu dans une précédente causerie (1) que cinq cents ans avant notre ère, toute une pléiade de génies avait apparu dans un petit coin de la Grèce, illuminant de ses rayons ce petit peuple héroïque qui venait de sauver la civilisation naissante, en arrêtant à Marathon et à Salamine l'invasion des barbares.

Dans toutes les branches des connaissances humaines, en philosophie, en astronomie, en architecture, en peinture, en sculpture, en histoire, aussi bien qu'en poésie légère et en tragédie, ce sont de grands maîtres qui apparaissent ensemble, tout à coup, comme pour bien montrer en une seule fois à quel degré de puissance, à quelle hauteur de conceptions l'Esprit humain pouvait arriver.

Ces génies dont les noms restèrent éternellement gravés dans la mémoire des hommes s'appellent: Pythagore, Anacréon, Pindare, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Hérodote, Thucydide, Hippocrate, Corinne, Phidias, Zeuxis, Xénophon, Anaxagore, Socrate, Platon, et quelque temps après Aristote, Démosthènes, Épicure, Zénon.

Cette formidable explosion d'intelligence dura peu: un siècle environ: c'est le siècle de Périclès. Puis tous ces grands génies disparaissent sans laisser d'élèves: et les trésors qu'ils ont répandus à pleines mains resteront enfouis pendant près de deux mille ans. Ce n'est qu'à l'époque de la Renaissance que l'Europe entrera réellement dans la voie du progrès intellectuel; à partir de ce moment, nous verrons des philosophes, des savants, des artistes se succéder sans interruption, chacun profitant des travaux de ses devanciers, en apportant ainsi une nouvelle pierre à l'édifice élevé à la gloire de l'esprit humain.

***

Ainsi s'explique le progrès que nous constatons aujourd'hui sous toutes ses formes.

Mais cette explication ne peut suffire lorsqu'on voit de grandes intelligences surgir spontanément au milieu de peuples barbares. C'est le phénomène qui se produisit, à mille ans de distance, chez les Grecs et chez les Arabes. Comme nous venons de le dire, on vit chez ces peuples des hommes, sortis en général des basses classes, faire preuve d'une intelligence des plus élevées, de qualités morales inconnues jusqu'alors, de connaissances philosophiques, artistiques et scientifiques complètement ignorées de leurs contemporains.

D'où venaient à ces hommes tout ce savoir, toutes ces aptitudes si diverses, toutes ces conceptions si élevées, tous ces élans vers le Vrai, vers le Bien, vers

(1) Causerie n° III.

le Beau? Leurs ancêtres étaient des barbares, et le milieu arriéré dans lequel ils vivaient, n'était pas propre à faire naître en eux les qualités morales et intellectuelles dont ils ont fait preuve.

Pour comprendre l'apparition de ces hommes extraordinaires, on ne peut mettre en avant ni l'atavisme, ni l'influence des milieux, et les théories matérialistes pour expliquer le génie ne peuvent pas être invoquées. Seules les conceptions spiritualistes peuvent éclairer la question.

***

Depuis son apparition sur la terre, l'humanité est constamment dirigée et instruite par des intelligences supérieures qui s'incarnent au milieu d'elle pour la faire progresser. Il arrive souvent que ces instructeurs ne sont pas écoutés. Pour des raisons diverses, les peuples se refusent à les suivre. Alors ils se retirent pour ne reparaître que des siècles plus tard, laissant l'humanité progresser lentement : et ce ne sont plus que des esprits peu avancés qui viennent s'incarner pour continuer péniblement leur évolution.

Mais de siècle en siècle on voit s'élever plus ou moins lentement, suivant les époques, le niveau intellectuel des peuples. Les esprits qui descendent dans la matière, instruits par de nombreuses vies passées, sont de plus en plus évolués. Aujourd'hui, le progrès intellectuel marche avec une rapidité inouïe : le progrès moral grâce à la certitude qui nous est donnée de la vie de l'au-delà, ne restera pas longtemps en arrière ; et nous pouvons croire que l'ascension de l'humanité ne sera pas arrêtée et que notre civilisation, basée sur la fraternité humaine, ne pourra plus disparaître comme ont disparu les civilisations des anciens empires.

(*A suivre.*)

SENEX.

FONDATION DE L'UNION SPIRITUALISTE

Nos lecteurs savent par les Revues précédentes qu'un projet de Ligue spirite, mis à l'étude à la suite d'un premier projet de Ligue spiritualiste, commençait à prendre corps ; et, cependant, nous devons le dire, n'avait rallié jusqu'à présent qu'un bien petit nombre d'adhésions.

Tous nous pensions avoir dans l'Alliance spiritualiste, fondée par M. Jounet, la place que nous réservions nous-mêmes aux autres écoles dans notre projet primitif. Mais il y a peu de temps nous apprenions, à notre grand

regret, que deux nouveaux articles — nos 13 et 14 (1) — ajoutés aux premiers statuts de l'*Alliance*, renversaient complètement les espérances de solidarité que nous avions fondées.

Un double courant de sentiments se produisait alors : se bornerait-on à se retirer purement et simplement de l'*Alliance* et à continuer de former la *Ligue spirite*, ou bien élargirait-on son titre et son rôle, comme on l'avait projeté en principe, en l'appelant « spiritualiste »? Telle était la question qui se posait.

Pour la résoudre, et en même temps pour faire approuver les statuts de la Société en formation, un comité provisoire d'organisation réunissait, le jeudi 24 mars, au siège de la Société d'expérimentation psychique, 67, rue Saint-Jacques, un nombre important de spirites.

Aucun des membres de l'*Alliance* qui avaient été convoqués ne s'étant présenté, on passait de suite à la discussion du titre proposé pour la Société : celui de *Ligue spirite* ou celui plus large d'*Union spiritualiste*.

Après les explications très nettes et très franches de M. Valabrègue, président du Comité, affirmant que, par le terme « spiritualiste », aucun des spirites présents, et lui-même moins que tout autre, n'entendait dissimuler le drapeau de la doctrine, l'Assemblée adoptait, à la presque unanimité, le titre d' « *Union spiritualiste* », et approuvait les statuts dont nous donnons ci-après connaissance, et qui, bien qu'ils soient réduits, n'annulent sur aucun point essentiel ceux publiés par la Revue de décembre, mais les laissent en réserve jusqu'à l'époque où l'Union spiritualiste sera, par le nombre de ses membres et le chiffre de ses ressources, en mesure de les appliquer utilement.

Nous espérons que nos lecteurs de province ou de l'étranger se rendront aux raisons acceptées par leurs frères de Paris et que ce ne sera pas une puérile question de mot — le mot spiritualiste — qui les divisera, au risque de retarder encore et de compromettre peut-être l'important mouvement de concentration fraternelle qui se dessine non pas seulement pour le bien du spiritisme et du moderne spiritualisme mais aussi et surtout pour le bien moral de la patrie.

Acta, non verba. Ils se souviendront que ce n'est pas à une parole ou à un titre que se juge un homme ou une société, mais uniquement à ses actes.

(1) Art. 13. — Les articles 1, 4, 5, 13 et 14 sont immodifiables.

Art. 14. — Le Comité fondateur est inamovible. Il est composé de cinq membres au maximum et se recrute lui-même en cas de vacance. Pour prévenir toute altération dans le programme et l'esprit de l'œuvre, le comité fondateur garde un droit de contrôle supérieur sur tous les actes de la Société. Nul vote n'est exécutoire qu'approuvé par ce comité qui peut, s'il le juge indispensable, admettre ou radier directement et sans appel tous autres membres de la Société en suspendant les dispositions de l'article 4.

Donc, pas d'abstentions, pas de scission, pas de schisme ! Haut le drapeau de charité et de fraternité du Maître Allan-Kardec ! Haut les cœurs et les résolutions !

ALGOL.

UNION SPIRITUALISTE

STATUTS

ARTICLE PREMIER

Il est fondé sous ce titre une Société ayant pour but de combattre, le plus efficacement possible, l'athéisme et le matérialisme.

***

L'Union Spiritualiste *ne désire nullement entrer en lutte contre tel ou tel parti, telle ou telle religion.*

Elle réprouve énergiquement toute allure de combat. Son œuvre est une œuvre de paix, de fraternité, de rassemblement, de respect de la conscience des autres.

Sa campagne anti-matérialiste est une campagne de loyauté, contre des hommes dont elle estime la loyauté et la bonne foi.

***

ARTICLE II

La cotisation minimum est fixée à 1 franc. Les personnes qui feront un versement unique de 100 francs seront membres fondateurs.

ARTICLE III

Des membres d'honneur seront désignés par le Comité.

ARTICLE IV

Un comité composé de huit membres sera nommé par la majorité des adhérents et élu pour trois ans et rééligible.

ARTICLE V

L'*Union Spiritualiste*, vu le nombre restreint de ses membres actuels ne peut promettre, à ses sociétaires, en attendant un plus complet développement, qu'un bulletin trimestriel qui les tiendra au courant des travaux de l'*Union*. Dans ce bulletin, il sera également répondu aux questions e réclamations des sociétaires.

ARTICLE VI

Ce bulletin trimestriel mentionnera d'une façon régulière les noms, adresses et qualités des membres de la Société qui l'y autoriseront.

ARTICLE VII

L'assemblée sera toujours maîtresse de son ordre du jour.

Une assemblée générale aura lieu toutes les années. D'autres assemblées générales pourront avoir lieu sur la demande de trente membres au moins ou sur la proposition du Comité.

Le siège de l'*Union Spiritualiste* est provisoirement à « LA LIBRAIRIE SPIRITE », 42, RUE SAINT-JACQUES, PARIS.

L'Union s'organise

A tous nos frères.

Nous avons le grand plaisir d'apprendre que l'*Union* s'organise. Ce sera un fait acquis au moment où paraîtront ces lignes. Les éléments sont réunis et nous nous réjouissons tout particulièrement de ce résultat que l'Union Éclectique Universaliste appelait de tous ses vœux.

Nous souhaitons maintenant que tous nos frères viennent nous aider et contribuer à son succès. Tous doivent apporter leur collaboration libre et enthousiaste. La ligue restera ouverte à toutes les bonnes volontés, et par elle, assez vite, espérons-le, notre beau pays de France reprendra consciemment sa place dans l'évolution générale de notre monde.

La France est l'initiatrice et l'émancipatrice, ne l'oublions pas. A côté des trois belles couleurs de son drapeau, elle possède un oriflamme, encore invisible. C'est celui qui planait au-dessus de Jehanne, la bonne Lorraine. C'est l'arc-en-ciel des temps nouveaux dont les couleurs, serties en gammes chatoyantes, auréoleront magnifiquement l'aurore de la réconciliation fraternelle que le XX^e^ siècle verra probablement luire, qu'il pressent certainement et à laquelle il travaillera utilement.

Le vieux génie gaulois se réveillera peu à peu (1). Il se souviendra de ses origines et se rendra compte de ses grandioses destinées pour l'avenir de l'Humanité.

L'occident tout entier se réveillera sous le souffle inspirateur de l'esprit. Dans l'élaboration de cet avenir grandiose, l'**œuvre qui incombe à la Ligue**

(1) V. Léon Denis, *Jeanne d'Arc médium*, ch. XVI : Jeanne d'Arc et l'Idéal celtique.

est capitale. C'est par elle que toutes les initiations profondes prendront intimement contact avec la science matérialiste, avec la foule matérielle et les influenceront, les pénètreront jusqu'au jour où, s'étant installées au cœur même de l'Humanité, nos doctrines seront devenues la parole de Paix et d'Amour, nous orientant vers toujours plus de vérité, de bonté, de beauté et de justice.

PAUL NORD.

LE FÉMINISME

A propos de « Ève réhabilitée », de Mme Claire Galichon

(*suite*).

Nous avons dit toute l'importance du livre de Mme Claire Galichon au point de vue de l'éducation féministe, et nous avons montré combien le féminisme, éclairé des lumières spiritualistes, intéressait tous les spirites, qui pourraient, en prenant en mains sa cause, faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire fortifier cette cause et répandre en même temps le spiritisme.

Suivons maintenant le hardi et délicat écrivain dans l'exposé et le développement de sa thèse, qui est de prouver l'égalité de l'homme et de la femme, et, par conséquent, l'égalité de leurs droits et de leurs devoirs, en ayant soin toutefois de ne pas tomber dans l'abus reproché aux avocats du sexe fort. Ceux-ci, en effet, n'appuient pas sur une autre raison que celle du plus fort la supériorité du sexe masculin sur le sexe féminin. Au contraire, Mme Claire Galichon, après nous avoir montré la femme l'égale de l'homme sur tous les points contestés, se garde bien de tirer de la beauté et du charme de celle-ci un argument en faveur de sa supériorité. Certes, il est des cas très nombreux, où la supériorité de la femme sur l'homme est évidente : dans les milieux, par exemple, où l'instruction est peu répandue, dans certaines branches du commerce et de l'industrie, dans toutes les situations où la discipline, l'ordre, l'économie, la constance au travail et le dévouement sont principalement en jeu. Nous savons tous aussi, et la statistique est là pour le démontrer, que la criminalité, est infiniment moins élevée chez les femmes que chez les hommes, bien que, cependant, il existe, dans les peuples dits civilisés!! toute une catégorie de femmes mises, de par l'autorité masculine, au banc, — je veux dire au rebut de la société, et maintenues réglementairement, malgré elles, dans la fange.

D'où provient cette infériorité dans la criminalité?— De l'état, sans doute, d'asservissement auquel a été réduite de tout temps la femme, état qui a

aussi bien contenu l'essor de son développement intellectuel, qu'il a réduit pour elle le champ des tentations du crime.

Mais revenons à *Ève réhabilitée*. L'auteur examine successivement et sous toutes ses faces cette quadruple question: La femme est-elle l'égale de l'homme au point de vue physiologique, psychique, psychologique et social? et avec une abondance et une clarté de raisonnements puissamment documentés elle la résout par l'affirmative.

A bien réfléchir, on devrait avoir quelque embarras, pour ne pas dire quelque honte, à se poser une telle question. Peut-on imaginer l'humanité sans la femme ? L'homme n'est-il pas plus encore le fils de la femme que le fils de l'homme? puisqu'elle le porte neuf mois dans ses flancs, et combien de mois encore sur ses bras ! pour, finalement, lui laisser toujours quelque chose d'elle-même, de son sang, de sa chair, de son caractère et de son cœur, en attendant d'ouvrir son esprit et son âme aux premières clartés de la vie. Mais on ne voit donc pas que si la femme était l'inférieure de l'homme, elle lui transmettrait infailliblement quelque chose de cette infériorité ? — Alors!!!

L'homme oublie toujours son origine animale, et cependant cette origine est écrite dans sa chair, dans ses os, dans ses sens et dans ses besoins. Or, voit-on, chez les animaux, un sexe infliger sa supériorité à l'autre ? Nous-mêmes faisons-nous une distinction entre un chat et une chatte, un lion et une lionne, un tigre et une tigresse ? Établissons-nous une différence entre les renards mâles ou femelles qui dévalisent nos basses-cours, entre les souris mâles ou femelles qui pillent nos garde-manger?

La vérité, c'est que nous sommes pleins d'ignorance et imbus de préjugés, et que nous confondons la ressemblance avec l'égalité. Voyant qu'un homme et une femme ne sont pas en tous points semblables, nous concluons qu'ils sont inégaux. Nous ne nous apercevons pas que nous pourrions dire la même chose d'un homme instruit et d'un ignorant : sous le rapport du savoir, ils ne se ressemblent pas, donc ils sont inégaux. De même un simple soldat n'est pas l'égal d'un général, etc. C'est sur des arguments semblables que se sont édifiées toutes les tyrannies, toutes les injustices. L'œuvre du spiritualisme est de les détruire toutes.

Mais, me dira-t-on, qui donc pense sérieusement que la femme n'est pas l'égale de l'homme ? Ne voit-on pas des femmes docteurs, des femmes avocats, des femmes professeurs, écrivains, journalistes, conférencières, etc. ? Dans les familles honnêtes l'égalité de l'homme et de la femme fait-elle un doute ? Ses conseils, ses avis ne sont-ils pas prisés aussi haut que ceux de l'homme ? A-t-on moins d'affection pour une mère que pour un père, pour une sœur que pour un frère, pour une fille que pour un fils ? L'épouse est-elle moins aimée de l'époux que celui-ci de l'épouse ? Et, d'autre part,

les femmes ne payent-elles pas l'impôt exactement comme l'homme ; et les juges s'avisent-ils de faire une distinction entre un voleur et une voleuse, un meurtrier et une meurtrière ? Non, sans doute ; mais il n'en est pas moins vrai que la généralité des femmes, si elle est reconnue apte à endosser toutes les responsabilités et à remplir tous les devoirs de l'homme, n'est pas, par notre code, admise à jouir des mêmes droits. La femme ne prend aucune part à la confection des lois, mais elle les subit ; elle ne peut discuter les impôts, mais elle doit les payer. Mᵉ Maria Vérone, avocat à la cour d'appel de Paris, rappelait, il n'y a pas longtemps, ces paroles de Victor Hugo : « L'homme a chargé inégalement les deux plateaux du code, dont l'équilibre importe à la conscience humaine ; l'homme a fait verser tous les droits de son côté, et tous les devoirs du côté de la femme. De là un trouble profond. » Et elle ajoutait que ces paroles d'un des plus ardents féministes du siècle dernier, sont toujours vraies, bien que depuis quelques années on ait légèrement modifié la situation de la femme, au point de vue civil.

Mᵐᵉ Claire Galichon, en constatant l'incohérence du procédé de l'homme envers la femme à travers l'histoire, fait très justement remarquer qu'à la fois il l'exalte et l'abaisse, la consulte et la méprise.

« Aux mêmes époques où les peuples, aussi bien de l'Occident que de l'Extrême-Orient, de la Grèce que de l'antique Rome, tenaient les femmes en tutelle dans la famille et les excluaient des fonctions sociales, ils les chargeaient de la prêtrise et leur confiaient leurs temples. De ces femmes mêmes, *traitées en mineures, en non-valeurs, comme des fous et des enfants*, ils attendaient les oracles, c'est-à-dire les messages de leurs dieux ! A tour de rôle, *non, en même temps*, la femme était un être incomplet et un être supérieur, une serve et une demi-déesse !

..... « Si le Dogmatisme romain a été nuisible à l'émancipation de la femme, le Christianisme, dans le sens vrai et élevé du mot, améliora son sort. Ce fait, d'ailleurs, explique l'enthousiasme des femmes pour la doctrine nouvelle. D'esclaves elles se sentaient devenir femmes sous l'influence du Grand Féministe de Nazareth. Les premiers chrétiens se considéraient tous comme frères et sœurs, égaux devant le Père et unis au nom de leur Maître commun. Ces principes ne pouvaient exclure les femmes d'aucune fonction publique, encore moins d'un honneur que le paganisme ne leur refusait pas. L'aurore chrétienne eut ses Diaconesses à côté de ses Diacres. Comme ceux-ci elles officiaient, prêchaient et *donnaient la communion ;* elles étaient les grandes prêtresses du Christ.

« C'est donc par le développement du Christianisme *dans le sens de l'épanouissement du Dogmatisme romain*, que la femme perdit même son pres-

tige mystique et ne fut plus longtemps reconnue digne de « comparaître devant le Seigneur... »

Il semble qu'en France, au moins à partir de la Révolution, la condition de la femme aurait dû être relevée au niveau de celle de l'homme. En effet, le premier article de la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, votée en 1789, est ainsi conçu : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. » Ce terme « les hommes » devait, dans la pensée de l'auteur, s'entendre des êtres humains des deux sexes. Quand on parle « des hommes » d'une époque, même de la Révolution, on n'entend pas généralement faire abstraction complète des femmes, passer sous silence, par exemple, les femmes qui y jouèrent un rôle si considérable, et à la fois si poignant et dramatique : Marie-Antoinette, la princesse de Lamballe, Mme Roland, Olympe de Gouges, Lucile Desmoulins, etc. Néanmoins le législateur, profitant de l'ambiguïté du terme, adopta la signification « sexe fort » pour tout ce qui était favorable à son sexe ; et la signification « les deux sexes » pour tout ce qui constituait des charges, des responsabilités ou des peines.

Les féministes, qui n'ont pas le bonheur d'avoir nos croyances, arriveront-ils à modifier cet état de choses ? Nous le souhaitons vivement ; mais nous croyons que l'extension et le développement des idées spirites y parviendront plus sûrement. Étant données la loi de réincarnation d'une part, et, d'autre part les révélations médianimiques confirmées par les expériences sur la régression de la mémoire, n'est-il pas probable et même très vraisemblable que l'être humain puisse changer de sexe dans le cours de ses existences ? Et nous, qui sommes convaincus que la justice immanente n'est pas un vain mot ni une vaine image, trouverons-nous étonnant que tel être humain, qui, sous l'enveloppe masculine, s'est fait, dans une existence, l'oppresseur de la femme, soit dans une suivante, l'opprimé, sous l'enveloppe féminine ? Nous déclarerons donc que maintenir l'oppression pour la femme c'est la maintenir pour l'homme, comme délivrer la première c'est affranchir le second. Il faut remarquer d'ailleurs que si, au lieu d'une simple dissemblance, il existait une inégalité quelconque entre les deux sexes, on ne voit pas pourquoi cette inégalité ne pourrait pas, comme toutes les inégalités, être comblée. D'autre part, s'il y avait réellement inégalité entre des êtres, destinés fatalement par leur nature à vivre ensemble, il y aurait de toute évidence injustice de la part du Créateur, ce qui n'est pas et ne peut être admissible. Donc il y a bien égalité entre les deux sexes, et leurs droits comme leurs devoirs doivent être les mêmes. Otez la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme, et vous voyez de suite le peu d'importance que garde une réforme, qui laisse presque indifférentes le plus grand nombre des intéressées.

Les choses ont toujours été ainsi, dira-t-on, et nous ne nous en trouvons pas plus mal. A quoi bon changer ? En parlant de la sorte, nous ne nous apercevons pas, nous qui avons émancipé les noirs, que nous-mêmes nous sommes tous plus ou moins esclaves, esclaves de notre ignorance, de nos erreurs et de nos préjugés, esclaves de la routine et de tous nos défauts, et que cependant le bonheur, auquel nous aspirons, est uniquement au bout de notre affranchissement de toutes ces servitudes.

Quand il s'agit de combattre le mal et l'erreur, n'hésitons donc pas à prendre part aux luttes déjà engagées. Si, pour la cause qui nous occupe, on nous objecte l'inégalité de la femme au point de vue physiologique, psychique, psychologique et social, contentons-nous, pour répondre, de montrer la bravoure et la magnifique endurance de nos mères, de rappeler la mémoire de nos femmes illustres, de toutes celles qui, malgré les entraves auxquelles les exposa leur sexe, se sont distinguées dans toutes les branches de l'activité et du savoir humains. Et enfin, comme suprême exemple, citons celui de notre Jeanne d'Arc, qui, dans sa courte et glorieuse carrière, sut allier les vertus les plus hautes d'un habile homme de guerre et d'un grand citoyen au charme et à la grâce d'une femme idéale, à la sagesse, à la pureté et au courage d'une sainte.

(*A suivre.*)

ALGOL.

L'Enseignement du Spiritisme

La doctrine de la survivance de l'âme humaine et de la pluralité des existences a été connue et admise dès la plus haute antiquité.

C'est le catholicisme qui, en la défigurant, la tournant en ridicule, flattant l'orgueil et la vanité des hommes, faisant croire à ceux-ci qu'ils étaient d'une nature bien supérieure à celle des animaux, etc., comme si tout ne devait pas être lié dans la Création ; c'est le catholicisme, dis-je, qui a fait perdre de vue cette doctrine à la grande majorité de ses fidèles.

Cette doctrine était fondée sur les deux bases naturelles de toute connaissance : la raison et l'expérience.

On croyait à la pluralité des vies parce que, non seulement le bon sens, le sentiment le demandent, mais parce que cette théorie de la destinée humaine est la plus rationnelle qu'on puisse imaginer.

On croyait à la survivance de l'âme parce que l'expérience en fournissait des preuves irréfragables.

Les hommes primitifs étaient plus sensitifs, donc meilleurs médiums que

nous, civilisés ; ils n'avaient pas de parti pris ; ils ne connaissaient pas nos préjugés soi-disant scientifiques ; ils ne se laissaient pas guider par le « respect humain » ; au lieu de s'en rapporter à l'autorité des castes sacerdotales et des corps savants, qui n'existaient pas encore, ils s'en rapportaient au témoignage de leurs sens et à leur propre jugement : ils voyaient, entendaient des personnes mortes ; ils en concluaient que ces personnes n'étaient pas anéanties, mais que seulement leur âme était séparée de leur corps et continuait de vivre.

Cette doctrine, fondée sur la raison et les faits, a été ressuscitée par les spirites, qui n'ont craint ni le ridicule ni les persécutions sourdes dont ils furent l'objet de la part des prêtres et des savants.

Malgré tous les obstacles, le spiritisme a progressé et s'est imposé de plus en plus. Ils sont rares aujourd'hui ceux qui nient la réalité des phénomènes dits spirites. Ils sont plus rares encore ceux qui en donnent une explication rationnelle autre que celle proposée par les spirites.

Tous les serpents de l'Église et de l'École ont vainement usé leurs dents sur cette lime et n'ont pu offrir que des explications grotesques, que prêtres et savants se chargent eux-mêmes de renverser.

Maintenant que le spiritisme a conquis droit de cité dans les sociétés dites civilisées, — car dans les autres il ne l'a jamais perdu, — il s'agit de l'enseigner et d'en indiquer les conséquences et les applications morales et sociales.

Comment doit-on s'y prendre pour mener à bien cette tâche ?

***

Il y a deux sortes de preuves à développer pour vulgariser le spiritisme : preuves de raison et preuves de fait.

Jusqu'à présent les spirites se sont à peu près bornés à présenter des preuves de fait : En particulier ou dans des réunions restreintes, en présence de personnes sans préparation philosophique, ils ont fait des expériences.

Ces expériences ne pouvaient avoir guère de prise sur de pareils assistants. Elles peuvent les étonner, les amuser un instant ; mais il n'en reste pas grand'chose. C'est moins intéressant que beaucoup d'autres expériences de physique ou de prestidigitation ; et cela ne dit rien à celui qui n'est pas capable de l'interpréter.

Un autre moyen de vulgarisation employé par les spirites a été la conférence.

Les conférenciers se sont attachés principalement à relater les phénomènes les plus étranges, les plus merveilleux en apparence, comme s'ils étaient les plus démonstratifs.

S'adressant d'ailleurs à un public imbu de matérialisme, à des hommes

dont l'esprit et le cœur ont été faussés par les enseignements et surtout les exemples de l'Église et de l'École, ces conférenciers ont pris beaucoup de peine et obtenu peu de résultats.

Quand même les conférences s'adresseraient à des auditeurs bien disposés, sinon bien préparés, elles ne seraient encore guère fructueuses, car : 1° une conférence est nécessairement plus rhétorique que logique ; sous peine d'être ennuyeuse, il faut qu'elle s'adresse plus à l'imagination qu'à la raison ; 2° ce n'est pas dans un discours prononcé un peu à bâtons rompus que l'on peut démontrer une doctrine et convaincre des néophytes.

Loin de moi la pensée de blâmer les expériences et les conférences ; je veux seulement dire que cela ne suffit pas ; que ce moyen de propagande n'est pas l'essentiel, ni même le principal. Il faut autre chose.

Ce qu'il faut, ce sont des cours, c'est-à-dire des suites de conférences, ou plutôt de leçons s'enchaînant et présentant aux auditeurs un corps de doctrine suivie.

J'ai souvent exprimé cette idée devant des personnes s'intéressant au spiritisme et même prétendant diriger le mouvement ; mais je n'ai jamais été compris. Et, comme le souci du pain quotidien s'opposait à ce que je prisse l'initiative d'une pareille expérience, — car l'autel spirite ne nourrit pas ses prêtres, — mon idée restait lettre morte.

Elle vient enfin d'être comprise et de recevoir un commencement d'exécution. La *Revue Spirite* de janvier 1910 (p. 64) nous annonce que la *Société d'Expérimentation psychique* a ouvert un cours de spiritisme, qui est fait par M. Chevreuil, président de cette Société.

C'est là une heureuse innovation que l'on ne peut qu'approuver et encourager.

Je ne sais rien de plus sur ce cours ; j'ignore comment il est organisé, quels sont le programme et la méthode suivis. Je ne prétends point faire la leçon à de plus savants que moi ; je ne veux pas donner de conseils, mais seulement exposer sommairement mon opinion sur la manière de concevoir ces cours et de procéder à l'enseignement du spiritisme.

***

Mon opinion ? Non. Je préfère m'appuyer sur l'expérience des autres et rapporter ce qui a été fait en Angleterre pour l'enseignement de l'économie politique. On tirera de cette expérience le parti que l'on voudra.

Quand les dirigeants anglais eurent compris la vérité et l'utilité des principes de la science économique, ils cherchèrent à vulgariser cette connaissance, afin de réaliser, non pas subrepticement et par une sorte d'escamotage politique, mais franchement et consciemment, les réformes qui découlaient de ces principes.

Tout le monde a entendu parler de la Ligue de Cobden qui a fait introduire le libre-échange en Angleterre, même sans réciprocité, et qui a été la principale source de la prospérité du Royaume-Uni, incomparable, jusqu'à la guerre Sud-Africaine.

La *Ligue* ne faisait que des conférences et publiait des *tracts ;* mais après la victoire et pour la consolider, les Anglais organisèrent un enseignement économique.

Les moyens employés ont été résumés par M. Louis Strauss dans une brochure in-8° sur *les Doctrines Sociales au XIX^e^ siècle*, publiée à Anvers en 1903.

En 1867, écrit M. Strauss, le professeur Stuart fut appelé par des dames du nord de l'Angleterre à faire une série de conférences. Il montra l'utilité des cours, l'avantage de substituer la série de leçons données par le même orateur, aux conférences isolées. D'autres professeurs se joignirent à lui pour faire des cours dans les principales villes s'adressant tantôt à la bourgeoisie, tantôt à la classe ouvrière.

En 1873 l'Université de Cambridge groupa les efforts individuels, les forces éparses. L'extension universitaire était créée. Elle comprend :

1° Les cours par série sur un même sujet ;

2° Le *Syllabus*, sommaire imprimé que le professeur distribue à ses auditeurs pour leur montrer comment on doit résumer ;

3° Les exercices écrits réunis par les auditeurs et destinés à suppléer à l'interrogatoire ;

4° La classe consacrée à discuter les textes.

Je passe sur les détails et sur les développements de cette institution, et j'arrive aux conclusions de l'auteur.

« Les professeurs, dit-il, sont de véritables missionnaires ; ils ne s'occupent que de l'extension universitaire. Ils font des cours journellement pendant douze semaines en été et pendant douze semaines en hiver et gagnent de 8.000 à 15.000 francs par an. Ce sont des professeurs, non des politiciens. Ils ont pour mission de porter au peuple l'enseignement qui dans les universités anglaises est réservé à l'aristocratie de naissance et de fortune.

« ... En Angleterre les professeurs lisent, car, disent-ils, en une heure de lecture, on en dit deux fois autant qu'en une heure de causerie. »

***

On voit par cet aperçu : 1° Que les Anglais préfèrent les cours, les séries de leçons formant un corps de doctrine aux conférences proprement dites, où la doctrine, quand il y en a, est nécessairement écourtée et, par suite, mal comprise des auditeurs. Cette manière de procéder me paraît tout à fait préférable.

2° Le *syllabus* est aussi d'une grande utilité, tant comme modèle de rédaction que comme moyen mnémonique.

3° Les exercices écrits et les discussions ne sont pas moins utiles, quand on a le temps de faire et de corriger ces exercices et quand la démangeaison de parler sans écouter et de disputer plutôt que discuter ne fait pas tourner les discussions en cohue.

4° Les Anglais sont des gens pratiques : Qui veut la fin veut les moyens. Ils rémunèrent leurs professeurs-missionnaires et les dispensent ainsi de recourir à des moyens plus ou moins inavouables de se procurer les ressources nécessaires pour leur subsistance.

En France, on n'a pas encore compris que toute peine mérite salaire et que la préparation des cours n'est pas un petit travail ; ou bien on s'imagine que les professeurs sont tous riches ou n'ont aucuns besoins. On élimine ainsi les besogneux qui sont souvent les plus capables et on laisse le champ libre aux « amateurs », aux demi-savants, souvent même aux charlatans.

5° « En Angleterre, les professeurs lisent. » Il est certain, non seulement qu'on dit plus de choses en une heure de lecture qu'en une heure de causerie, mais aussi que ces choses sont mieux ordonnées. Mais une leçon lue pénètre-t-elle dans l'esprit des auditeurs et s'y conserve-t-elle aussi bien qu'une leçon causée ? Je ne le crois pas.

Un professeur, qui possède bien son sujet et qui a l'habitude de la parole peut dire presque autant de choses en improvisant qu'en lisant ; quand même il se répéterait un peu, cela ne nuirait pas beaucoup à l'ensemble. Il faut donc distinguer sur ce point. Celui qui n'a pas la facilité de parole doit s'abstenir de professer, à moins que l'on manque absolument de bons orateurs ; dans ce cas, il vaut mieux qu'il lise que d'ânonner. Celui qui parle facilement doit causer et non lire, dans son propre intérêt et dans celui de ses auditeurs.

*
* *

Il resterait beaucoup à dire sur l'application de ces principes — ou d'autres — à l'enseignement du spiritisme, sur les programmes des cours, sur l'ordre des matières et les méthodes à employer ; mais je n'ai pas la prétention de faire un cours de pédagogie spirite.

J'ai voulu seulement ici exposer quelques idées que je caresse depuis longtemps et qui ne seront peut-être pas inutiles à ceux qui voudraient suivre l'exemple donné par M. Chevreuil et se livrer à l'enseignement du spiritisme.

Pour ne pas provoquer de désillusions et des découragements précipités, il est bon de prévenir les professeurs en perspective de ne pas espérer

trop merveilleux résultats de leur enseignement, fût-il le meilleur possible.

Le professeur est un semeur qui jette ses graines à la merci du vent. Celui-ci les emporte : les unes sur la route où les passants les foulent aux pieds avec indifférence; d'autres dans les buissons, où elles sont étouffées; quelques-unes dans la terre meuble, où elles poussent et se multiplient.

Il faut beaucoup plus de temps, de patience et de persévérance pour vulgariser une science que pour l'inventer. Et cette tâche est plus difficile, moins agréable et moins lucrative; mais elle est nécessaire pour que les découvertes tournent au profit de l'ensemble du corps social et ne restent pas le monopole de quelques privilégiés. La trop grande inégalité des connaissances n'est pas moins dangereuse que la trop grande inégalité des richesses.

ROUXEL.

Pour franchir les Portes

Quand on m'a offert le livre qui fait l'objet de cette étude (1), afin de faire part de mon opinion à son sujet aux lecteurs de la *Revue Spirite*, je l'ai refusé en disant :

— Après l'éloge qui en a été fait par notre confrère Algol dans la *Revue Spirite* de février (p. 106), il n'y a plus rien à dire.

— Je vous assure que les éloges ne sont pas exagérés. Moi aussi j'ai lu, et je trouve que ce livre est excellent et qu'il n'en a pas paru d'aussi beau depuis longtemps.

— Je veux bien vous croire ; mais j'ai été si souvent refait par les livres surfaits, que je me tiens sur la réserve. D'ailleurs si ce livre est bon, il est inutile que je le dise ; mon opinion n'ajoutera rien à sa valeur et n'influencera pas le public, car je ne suis pas une « autorité ».

Rien n'est plus facile à faire que l'éloge. N'importe qui s'en tirera mieux que moi : il suffit de chanter dans tous les temps et dans tous les modes le *Gloria inexcelsis. Laudamus te. Glorificamus te. Gratias agimus tibi*, etc. Cela n'est pas de ma compétence. Mon affaire à moi, c'est la critique.

— Vous n'êtes pas obligé de faire l'apologie de cet ouvrage ; vous pouvez le critiquer si vous y trouvez matière. L'auteur n'est pas un professionnel : c'est une femme du plus grand monde sans prétentions littéraires, qui tient même à garder l'anonyme et qui, par conséquent, ne se formalisera pas de vos critiques. Au contraire, je suis persuadé qu'elle en sera contente et qu'elle tâchera d'en faire son profit.

(1) *Pour franchir les Portes*, 1 vol. in-18, P. Leymarie, Edit. 42, rue St-Jacques, Paris

— Une femme ! Raison de plus pour que je m'abstienne. Critiquer une femme, vous n'y pensez pas. J'aurais d'autant plus mauvaise grâce à le faire que je serais seul, bien seul de mon bord.

— Enfin, faites-moi du moins le plaisir de lire ce volume, il n'est pas bien long. Vous n'en direz rien si vous trouvez qu'il n'en vaut pas la peine et qu'il n'y a rien, même de mal, à en dire.

— Devant une si bienveillante insistance, je ne pouvais me récuser. J'ai donc lu et je vais essayer de résumer mon impression.

***

Pour les personnes qui ne veulent pas borner leur idéal en ce monde à mener une vie moutonnière et bestiale, mais qui aspirent à vivre leur propre vie, à régner sur elles-mêmes, à conquérir leur autonomie d'esprit et de cœur, en un mot, à se perfectionner, à développer leur personnalité; pour ces personnes, dis-je, il y a, en notre monde présent, deux sortes de portes à franchir.

Les premières ont été élevées par le catholicisme, qui impose la foi, réduit la raison au silence, défend de penser et surtout d'exprimer sa pensée et d'y conformer ses actes.

Quand on a franchi ces portes, on se trouve dans le désert aride du scepticisme, ou dans le temple fangeux du matérialisme. Je dis le *temple* car le matérialisme n'est pas moins fidéiste et autoritaire que le catholicisme.

Le scepticisme, quoi qu'en ait dit Montaigne, étant un oreiller assez mal commode pour certaines têtes, — celles dont je viens de parler —, et la dogmatique matérialiste ne convenant pas aux esprits qui tendent à aller plus loin, à monter plus haut; il s'agit ensuite, pour ces personnes, de franchir les portes de la seconde espèce. Et alors, où arrive-t-on ?

C'est ce que nous enseigne Juliette, l'héroïne de ce roman, historique, au moins pour la plus grande partie, en tout cas, auto-biographique. Juliette a franchi ces deux sortes de portes et nous montre la route qu'elle a suivie, tantôt poussée par les événements ou par les forces invisibles, tantôt marchant de son propre vouloir. D'autres personnes pourront ainsi profiter de son expérience et parcourir la même voie ou une autre analogue, suivant leur vocation et les circonstances.

***

Juliette est une femme de haute naissance, mais elle n'en tire pas vanité. Elle a été élevée, comme il convient aux personnes de son rang, au Sacré-Cœur, où elle est devenue religieuse de cœur, mais indépendante d'esprit.

Bien pondérée, elle prétend tenir en équilibre son cœur et son cerveau. Elle ne veut pas que l'esprit soit la dupe du cœur, pas plus que le cœur, la

dupe de l'esprit. Par-dessus tout, elle entend mettre sa conduite en harmonie avec ses pensées.

Mariée richement et noblement, Juliette devient veuve à 20 ans chargée d'une enfant, Yvonne, à élever, alors qu'elle est à peine élevée elle-même. Elle se voit ainsi obligée de pourvoir, non pas aux besoins matériels, puisqu'elle est riche, mais aux besoins moraux et spirituels d'elle-même et de sa fille, et se met à la besogne.

L'expérience qu'elle a déjà acquise du monde a soulevé en elle des doutes sur la vérité et l'efficacité morale du catholicisme.

Elle trouve que le clergé n'est pas à la hauteur de la mission qu'il s'attribue, ou qui lui est attribuée, et qu'il exerce un métier plutôt qu'un sacerdoce. Les bons prêtres, assez rares, font supporter les mauvais et, en général, les actes des ministres de l'Église ne s'accordent pas avec leurs enseignements. Et pourtant, que sont les préceptes quand les exemples les contredisent ?

Troublée dans sa foi et dans sa conscience par ces constatations, Juliette ne renonce pas au catholicisme. Elle croit à l'utilité de la religion et préfère une religion quelconque, fût-elle mauvaise, qu'à l'irréligion absolue.

« Je veux avant tout, dit-elle, la vérité entière. Quand je la posséderai assez sûrement, quand je connaîtrai à quel point elle peut être bonne à d'autres, alors seulement je la proclamerai et les déboires compteront peu. Jusque-là, je ne dois pas extérioriser des idées ayant encore besoin de mûrir. »

Juliette se voit obligée d'aller passer les hivers à Cannes pour la santé de son enfant. Elle suit les exercices religieux à la chapelle des Auxiliatrices, ordre fondé par les jésuites pour le monde *select*, auquel il faut des chapelles et non des églises, et des directeurs de conscience triés sur le volet et appartenant aux Jésuites.

Le directeur à la mode est le Père Zucare. Juliette l'adopte et lui soumet ses doutes sur la vérité du catholicisme.

— Mon Père, je raisonne malgré moi, sur bien des points de la doctrine, et je voudrais me sentir autorisée à vous poser quelques questions.

— Certainement, mon enfant, je vous écoute.

— Mes doutes portent sur l'enfer, sur ce qu'on nomme le miracle, et surtout, oh ! surtout, sur la possibité d'accomplir en une seule existence, ce que nous sentons en nous d'évolution possible...

— Ma pauvre enfant, vous en êtes là ?

— J'en suis là, oui, mon Père.

— Malheureuse ! Vous êtes une hérétique.

— Ah ! de grâce, mon Père, ne me condamnez pas ainsi. Éclairez-moi plutôt...

Le Père Zucare parut réfléchir un moment.

— J'ai le remède, et vous m'obéirez sous peine de vous voir refuser les

sacrements. Non seulement je n'ai pas à vous répondre, mais je vous défends de penser, de raisonner, de parler d'aucun article de foi...

— Mais, mon Père, s'il m'est impossible de ne pas penser?...

— Voulez-vous, oui ou non, me promettre de n'y plus jamais penser?...

— Je vous obéirai. Je vous promets de ne plus raisonner volontairement, sur aucune des questions abordées aujourd'hui.

Le Père Zucare meurt. Il est remplacé par le Père Puyvert, un prédicateur éloquent et renommé, un homme de bonnes manières, « très distingué » comme on dit dans les Petites Annonces.

La pénitente expose de nouveau son état d'âme Le Père Puyvert répond :

« Bien, bien. Vos arguments ne manquent pas de poids. Seulement, je vous avoue ne pas beaucoup désirer entrer dans ces controverses. Pour ma part, je m'en tiens à ce que l'Église catholique enseigne. Tâchez de faire comme moi. Si vous ne pouvez pas, eh bien! raisonnez doucement et sans vous tourmenter, mais ne m'en parlez plus. Je crois Dieu accessible à toutes les bonnes volontés. Je suis pour la liberté, *à condition* de sauver les apparences. »

Et quand il prêchait, s'écrie Juliette, il était si convaincu !...

Juliette indignée, n'a plus rien à ménager. Elle peut franchir les portes de l'Église. Elle ne rompt cependant pas, pour la raison donnée ci-dessus, mais elle cherche, elle travaille à sortir du scepticisme ; elle s'efforce d'élever une tente pour s'abriter si sa maison s'écroule.

* * *

Les événements se succèdent. Contre le gré de sa mère, plus prévoyante qu'elle, Yvonne se marie avec un homme de moralité plus que douteuse, et suit son époux en Extrême-Orient où, croyant voguer vers le bonheur idéal, elle ne trouve que la déception et la mort.

Juliette, qui nous a donné d'instructifs renseignements sur les directeurs de conscience et sur leurs dirigées, allant rejoindre sa fille dangereusement malade, nous donne d'autres renseignements non moins curieux sur diverses choses vues dans son voyage et notamment sur nos missionnaires en Chine.

Parlant des indigènes de Djibouti, elle dit : Comment se peut-il que des civilisés, passant et repassant dans ces contrées et dans d'autres où l'humanité est aussi arriérée n'aient pas vu et compris qu'il est ridicule de vouloir parler d'égalité dans une seule existence. Comment ces êtres, incapables de monter au-dessus des instincts de la conservation, pourraient-ils avoir, en une seule fois, la responsabilité d'une âme à conduire et à sauver?

Comment Dieu, qui est juste et bon, a-t-il créé des âmes si inégales et

leur a-t-il imposé la même destinée : une éternité de bonheur ou plus sûrement de malheur, après une seule expérience vitale?

N'arrivant pas à propager la foi, les missionnaires en prennent leur parti et s'occupent d'amasser de l'argent.

A Shang haï, un Père des Missions étrangères possédait une des plus grosses fortunes de la place. Il avait su faire en temps utile l'acquisition de terrains dont la valeur avait décuplé ; il continuait d'autres trafics, et c'est avec respect qu'on le saluait au passage.

Certain évêque de Pékin, dont le nom fut en vénération parmi nous, coulait une douce existence bien à l'orientale dans son palais débordant de richesses et des collections les plus rares. Pourtant il quêtait sans relâche, se plaignait de même, et à la distance de la France, nous le voyons sous une auréole.

Il avait quelquefois des accès de franchise, lorsqu'un compatriote lui plaisait. L'un d'eux, lui dit un jour : Monseigneur, pourquoi tenez-vous tant à catholiser la Chine ? Ne pensez-vous pas que ces braves gens ont une religion mieux faite pour eux ?

— « C'est incontestable, répond le prélat. Dans le catholicisme, le Chinois ne va pas au delà de la formule. Mais, vous le voyez, je ne suis pas malheureux, j'ai rang de haut mandarin, et dans ma patrie, la vie m'attendant n'était pas intéressante. J'avais une grande activité, j'ai trouvé à la dépenser. »

Voilà les « articles d'exportation » que protège notre République anticléricale (pour la galerie), opportuniste, radicale, démocratique et sociale !

***

Comment Juliette, émancipée du catholicisme, a-t-elle franchi les portes du scepticisme? Quelle est la nouvelle doctrine qui est sortie de ses observations et de ses réflexions?

L'expérience de la vie a appris à Juliette que la souffrance n'est point un mal en soi, mais au contraire la condition du bien et du progrès.

De la douleur, dit-elle, jaillit la lumière. C'est toujours la souffrance qui nous vaut la lumière. Dieu proportionne nos peines à nos forces, et nous les envoie pour nous fortifier encore plus. Il faut donc accepter nos épreuves avec résignation, — contre fortune bon cœur, — les supporter avec courage et en vue de la récompense. « On apprécie seulement ce que l'on a gagné. »

Cependant il ne faut pas se jeter d'un excès dans l'autre ; courir au-devant de la souffrance, comme les ascètes, les flagellants, les Aïssaouas, les miraculés de saint Médard et tant d'autres mystiques ou dépravés. C'est là une perversion de la nature comme bien d'autres, et même pire que d'autres.

Il ne faut pas croire non plus que notre passage en ce monde est une

suite ininterrompue de tourments. Ce serait une exagération, comme une méconnaissance de la justice souveraine, où la bonté domine, dans un amour intelligent.

« A côté de la douleur, Dieu, sur le chemin, a placé de douces choses, bien selon son cœur et permises en tous points, et pour en jouir sans préjudice, il nous demande seulement de lui laisser la direction en main. »

La mort n'est pas plus redoutable que la douleur, pas même autant. D'abord, on ne souffre pas pour mourir. — La mort n'est un mal que dans l'imagination des assistants. — Ensuite, les conséquences du trépas ne peuvent nous inquiéter.

Ou il n'y a rien après, et alors... Ou les peines et récompenses sont proportionnées à nos actions, et il dépend de nous d'augmenter ou de diminuer l'une des sommes.

L'Église catholique donne à ses fidèles une frayeur terrible de la mort, et il y a de quoi, étant donné l'hypothèse qu'elle est suivie d'une éternité de tourments pour tous les mortels, sauf un très petit nombre d'élus qui, par un heureux hasard, ont eu la « veine », quelle que fût leur existence antérieure, de mourir « en état de grâce ».

Mais cette hypothèse ne soutient pas l'examen de la raison. Il n'est pas vraisemblable qu'une vie si courte et si rudimentaire que la vie humaine terrestre soit unique, précédée de rien et suivie du paradis ou de l'enfer, de récompense ou de punition éternelle et infinie.

La raison demande que l'œuvre de Dieu soit digne de son auteur, que la vie soit indéfinie, sinon infinie, et que ses conséquences soient en rapport avec les actes qu'elle accomplit. La pluralité des existences est la seule théorie qui satisfasse à ces désiderata.

Le sentiment se joint à la raison pour fortifier cette théorie. Les tendances indiquent les destinées; or, nous sentons que cette courte vie n'est pas notre fin dernière. « Tout être vient sur terre pour produire une œuvre en rapport avec ses possibilités. »

Les grandes aspirations humaines à la longévité, à la survivance, à la pérennité, la puissance, la sagesse, la bonté de Dieu, tout s'élève contre la *monobie* (la vie unique), et proclame la nécessité de la pluralité des existences, avec des peines et des récompenses proportionnées aux actes, aux mérites et aux démérites.

Cette théorie explique toutes les inégalités physiques, intellectuelles et morales que l'on constate entre les êtres; elle résout une foule de problèmes insolubles par toute autre hypothèse.

Les catholiques eux-mêmes ont compris l'absurdité du paradis et de l'enfer, l'inconciliabilité de ce dogme avec la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu. C'est pourquoi, entre l'enfer et le paradis, ils ont intercalé le pur-

gatoire. Mais cette nouvelle hypothèse ne résout pas les problèmes de la destinée humaine. Et, de plus, elle a été la source de nombreux abus, tels que le trafic des indulgences, qui a conduit l'Église chrétienne à la bifurcation protestante.

***

Mais, direz-vous, la pluralité des vies, c'est la doctrine spirite.

— Je ne dis pas le contraire.

— Vous ignorez donc que cette doctrine n'est pas scientifique ?

— Qu'entendez-vous par *scientifique* ? Si est scientifique ce qui est conforme à la raison, au bon sens, aux tendances les plus déterminées de la nature humaine, aucune doctrine n'est aussi rationnelle, donc aussi scientifique, que la doctrine de la pluralité des vies.

— Il ne suffit pas qu'une chose soit rationnelle pour être scientifique : il faut de plus qu'elle soit fondée sur des preuves de fait, sur l'expérience.

— Des expériences, il n'en manque pas. La preuve de la survivance de l'âme nous est donnée par les communications des morts avec les vivants. Or, Juliette a fait connaissance d'un médium vénérable, de grand savoir et de haute moralité, qui lui a fourni des preuves décisives de ces rapports.

Juliette n'a plus de doutes. La voilà affranchie du scepticisme aussi bien que du catholicisme. Elle ne craint plus la souffrance ni la mort.

Elle expose le résultat de ses épreuves et de ses découvertes pour engager ceux qui cherchent ou qui souffrent à prendre la même voie. Mais elle ne prétend pas imposer sa doctrine. Pas trop de zèle apostolique. Pas de propagande à outrance, à tort et à travers. De la prudence, de la mesure. Ne pas abuser des expériences et des évocations.

Après avoir reconnu la réalité des communications des esprits, Juliette observe :

« De là à convier les esprits parmi nous, à les interroger sur le présent et sur l'avenir, par une curiosité souvent malsaine, il y a toute une distance. Je respectais trop l'ordre établi par Dieu pour y contrevenir, et très persuadée qu'il dispense à chacun selon ses besoins et à son heure, je n'eus, à aucun prix, voulu suivre plusieurs amis qui, sans assez de respect pour nos frères de l'espace comme pour la loi souveraine, sollicitaient par certains moyens fluidiques, les âmes des disparus de se révéler. Car il arrive souvent ainsi, qu'en juste punition de cette témérité, les mauvais plaisants seuls se rendent à cet appel, pour induire en erreur l'humanité curieuse. »

C'est peut-être pousser un peu loin le scrupule ; mais les hommes sont si enclins à mésuser des meilleures choses, qu'on ne risque guère de les trop retenir.

Ne retrouverons-nous rien à critiquer dans ce livre ?

Juliette, qui est d'ordinaire si sobre dans ses descriptions, si concise dans ses formulations, me paraît s'être un peu démentie dans le dernier chapitre. J'aurais préféré un court résumé laissant aux lecteurs le soin de tirer des faits les conséquences qui y sont contenues.

Mais il est fort possible que je me trompe. Depuis que la jeunesse est soumise à l'endoctrinage intensif qui lui fournit des conclusions toutes faites, la dispense et la déshabitue de raisonner et ne s'adresse qu'à sa mémoire, l'esprit humain a pu changer, de sorte que je ne serais pas très surpris si ce dernier chapitre passait pour le meilleur aux yeux des jeunes générations.

ROUXEL.

La Foi de la Raison

La Foi doit être l'œuvre de la Raison et non l'œuvre d'une tradition qui ne fournit aucune preuve à l'appui des faits qu'elle affirme comme vérités fondamentales du plus haut enseignement, malgré le doute qui plane sur la réalité, toujours contestable, de ces faits qui sont tous objets de croyance, mais non objets de certitude ; et jamais, il nous semble, croyance ne doit s'acheter par la séduction d'une récompense ou s'imposer par la menace d'un châtiment, comme le veut cette tradition.

Ne nous lassons donc pas d'observer ce sage précepte : Pas d'affirmations sans preuves ; pas de croyances sans probabilités logiques !

Accepter la tradition catholique, qui se dit chrétienne, quoique, par l'introduction de nouveaux dogmes dans sa doctrine, par les abus de son pouvoir, par les guerres qu'elle a suscitées, les massacres et les autodafés qu'elle a ordonnés, l'Église ait dévié de la ligne de conduite que lui traçait son principe, c'est admettre que Dieu, tout-puissant, a créé une multitude d'êtres qu'il sait bien, par sa prescience, avoir à damner, au jour d'un dernier jugement ; et c'est alors là une affirmation qui équivaut à dire que Dieu a créé ces êtres pour les damner ; car, sachant de toute éternité que ces malheureux êtres feront le mal, par suite de l'imperfection de leur nature, imperfection qu'il aura voulue, il doit, par conséquent, vouloir le mal qu'ils feront et aussi les terribles souffrances sans fin auxquelles il les condamnera. Certes, la raison humaine ne concevra jamais une idée précise de la perfection divine en lui prêtant une aussi flagrante injustice et une aussi épouvantable cruauté. N'est-ce pas évident ?

Objecter à cela que Dieu a donné à ses créatures humaines une certaine liberté, une certaine puissance de vouloir et d'agir que l'on appelle « libre arbitre », c'est reconnaître implicitement que Dieu se prive lui-même de

cette somme de liberté, de cette somme de puissance, parce que, certainement, on ne saurait garder pour soi ce que l'on donne, et, alors, il faudrait bien admettre que Dieu n'a plus toute sa puissance, après en avoir abandonné une certaine somme à ses créatures. Et, quand même serait réel ce prétendu don divin du libre arbitre, le bon ou mauvais emploi qui en serait fait aurait toujours été prévu par Dieu qui, de toute éternité aussi, aurait prévu et voulu les conséquences qui en résulteraient. Cela encore n'est-il pas évident?

On répliquera, sans doute, que Dieu a bien le droit de s'abstenir de toute intervention directe dans l'exercice des facultés dont il a pourvu ses créatures humaines. Mais une telle objection se trouve immédiatement anéantie par ce que nous venons de dire de la prescience et de la volonté divines, qui ne peuvent être absolues que si Dieu sait tout et veut tout ce qui doit s'accomplir dans l'espace et le temps sans bornes. S'il en était autrement, s'il en était ainsi que le prétendent les partisans du libre arbitre, donné à l'homme par Dieu, l'action se trouverait restreinte, se trouverait limitée par l'action humaine, elle serait relative, et non absolue; l'ordre dans la nature ne serait plus universel et Dieu ne serait plus l'Être tout-puissant, l'Être absolu.

Voyons donc en quoi doit consister le libre arbitre, si, n'étant pas donné à l'homme par Dieu, il peut être considéré comme droit, pour chacun, d'exprimer sa pensée et d'agir conformément à sa volonté, lorsque ce droit est concédé par la raison humaine à toute individualité ou collectivité constituant la Société.

Posons d'abord cette question : Qu'est-ce que la liberté ?

Dans l'ordre physique, la liberté est toujours l'action d'une force qui ne rencontre aucun obstacle ou qui peut en triompher, si elle en rencontre ; dans l'ordre intellectuel, c'est l'exercice, non entravé, de la capacité d'observer, de connaître, de comprendre et de raisonner logiquement; dans l'ordre moral, compris sous l'acception la plus large de cette expression, c'est la faculté d'agir volontairement ; compris sous l'acception la plus haute, c'est la faculté de disposer d'un droit quelconque approuvé par la Raison, c'est-à-dire par le bon sens éclairé de l'individu ou de la Société ; car le bon sens n'est d'abord, chez l'homme, que la raison instinctive et ne devient raison normale, raison humaine, qu'en s'éclairant au contact de la Raison Divine. Mais, dans l'espèce humaine, nombreux sont les êtres qui, loin de posséder le plus simple bon sens ou d'y obéir, ne cherchent qu'à satisfaire les plus bas instincts qui les dominent. Réclamera-t-on pour ces êtres-là le droit d'agir librement ; laissera-t-on se perpétuer, sous prétexte de liberté morale, les crimes qu'ils n'hésiteront pas à commettre ? Évidemment, ce n'est pas là ce qu'il faut entendre par cette expression de liberté morale ou de libre arbitre ; il ne doit y avoir de liberté morale que dans la saine mora-

lité ; il n'y a que sujétion dégradante dans l'immoralité. La liberté morale doit donc toujours consister dans l'exercice d'un droit rationnel.

Mais, de qui l'homme tient-il les droits qui constituent sa liberté morale? Est-ce de Dieu ou est-ce du consentement unanime de sa conscience individuelle et de la conscience de la collectivité de ses semblables ? Or il est évident que Dieu ne concède pas le moindre droit vis-à-vis de lui à ses créatures, parce qu'il a pour lui seul le droit absolu dont l'intégralité, étant éternelle et dominant tout universellement, n'a jamais à subir aucun échec, aucune diminution que puisse lui infliger un droit relatif quelconque, qui lui soit opposé, tout étant conforme à la Volonté Divine dans l'ensemble de la nature, le mal même ayant à y remplir son rôle comme le bien ; car tout est nécessairement au Tout.

Ne recevant aucun droit de son Créateur, qui veut tout ce qui s'accomplit, l'homme n'est donc ni libre ni raisonnable de ses actes vis-à-vis de ce Créateur qui ne lui aura donné la Vie qu'après avoir fait traverser à cette vie même tous les degrés inférieurs de l'échelle organique, c'est-à-dire tous les degrés précédant ceux que doit traverser la vie humaine avant d'atteindre la suprême limite du degré du Juste, limite intermédiaire entre la vie relative et la vie absolue, limite au delà de laquelle l'être humain s'identifie avec Dieu.

L'homme, n'étant pas libre et responsable de ses actes vis-à-vis de son Créateur, qui ne lui concède aucun droit, n'est libre et responsable que vis-à-vis de la Société, dont il est partie constituante, société qui, en raison de cette participation à sa constitution, concède à l'homme des droits en même temps qu'elle lui impose des devoirs en échange des droits qu'elle peut exercer et des devoirs qu'elle contracte envers lui ; car, dans tout contrat synallagmatique, tacite ou formel, il faut qu'il y ait réciprocité de droits et de devoirs respectifs équivalents, pour le maintien, aussi durable que possible des rapports sociaux entre les contractants. Si cette équivalence n'existe pas, il y a bientôt, d'une part, excès de pouvoir ; d'autre part, insubordination, révolte, rupture du contrat, puis révolution nécessaire.

Entre la société et chaque individualité, qui est en partie constituante, le droit ne s'acquiert, ne s'achète qu'au prix du devoir; entre Dieu et l'homme, il en est autrement. Si, comme nous venons de le dire, Dieu a pour lui seul le Droit absolu, et, si l'idée de droit implique nécessairement l'idée de devoir, il faut bien reconnaître que c'est alors à l'homme seul qu'incombe le devoir absolu, aucun autre être que lui, sur notre globe, ne pouvant concevoir l'idée précise de droit ou de devoir, parce qu'il est le seul capable de rechercher et de connaître la vérité dans le comment et le pourquoi des choses qui lui sont accessibles. Mais en quoi ce devoir absolu de l'homme envers Dieu consiste-t-il? Ce ne peut être exclusivement dans les manifes-

tations d'un culte qui se traduit en génuflexions, en prosternations, en cérémonies plus ou moins brillantes, en cantiques et psalmodies d'adoration plus ou moins ardente ; Dieu n'exige nullement un tel culte extérieur ; ce qu'il veut, c'est la soumission parfaite de l'être humain à sa Loi Divine, à sa Loi Universelle. Pour se soumettre entièrement à cette loi, pour accomplir intégralement ce devoir absolu, qui consiste dans l'évolution complète de l'âme s'élevant de l'imperfection à la perfection, une seule vie humaine, certainement, ne pourrait suffire ; elle ne serait qu'une des nombreuses étapes que représentent les vies successives sur la voie du progrès intellectuel et moral, elle ne marquerait qu'un des degrés de l'échelle ascendante des êtres animés, degré qui serait alors celui de l'espèce humaine. Il faut, au contraire, à chaque individualité de notre espèce une longue série de vies relatives se succédant par degrés progressifs pour atteindre la limite suprême du degré du Juste et entrer en communion parfaite avec l'Être Absolu, avec Dieu.

Alors, vont s'écrier ceux qui se croient les seuls esprits bien pensants, si vous n'admettez pas la liberté et la responsabilité de l'homme vis-à-vis de Dieu, que faites-vous de la Justice Divine? La Justice divine! mais il nous semble que nous sommes loin d'en méconnaître la présence en tous temps et en tous lieux ; car elle est certainement immanente dans la totalité de l'ensemble universel, tout devant être juste dans le Grand Tout aussi bien au point de vue moral qu'au point de vue intellectuel, le mal même y ayant sa raison d'être comme le bien, la souffrance étant le prix que doit coûter la jouissance, toutes deux causes nécessaires du mouvement moral de la Vie, qui a toujours été et sera toujours, au point de vue physiologique, la lutte contre la Mort.

S'il faut à ces esprits, prétendus bien pensants, un Juge Suprême qui punisse et qui récompense, s'il leur faut un Enfer et un Paradis, leur donnerons-nous une légère satisfaction en reconnaissant qu'il doit en effet y avoir un Enfer, un Paradis et qu'il y a même certainement un Purgatoire? Mais, selon nous, l'Enfer est aux degrés inférieurs de l'évolution, dont le degré suprême confine au Paradis, c'est-à-dire à la perfection absolue, à la perfection divine ; quant au Purgatoire, il n'est autre chose que le long trajet imposé à l'évolution, qui prend son point de départ dans la plus infime imperfection et monte de degré en degré jusqu'à la perfection en Dieu.

Et le Juge, nous demanderont encore ces mêmes esprits bien pensants n'est-ce donc pas Dieu qui punit et qui récompense ?

Le Juge, c'est le Fils de l'Homme, c'est le Juste qui, parvenu à la suprême limite de l'Évolution, peut dire, en s'identifiant avec le Père de tous les hommes : — Mon Père et moi nous sommes Un ; et tous les Justes doivent pouvoir le dire, en faisant le sacrifice de leur vie pour le triomphe de la plus

haute vérité, en d'autres termes, pour le triomphe du Vrai, du Bien et du Beau, ces termes étant compris sous la plus haute acceptation de ce qu'ils expriment. Chaque vie relative doit en effet déterminer le jugement de ce Juste qui alors assigne à chaque âme, après chaque étape de son évolution, le degré correspondant à sa valeur morale.

L'Évolution: voilà le Purgatoire par lequel doivent passer toutes les âmes pour se purifier de plus en plus des souillures, des erreurs et des méfaits qui auront été les conséquences de leurs imperfections, conséquences elles-mêmes de la distribution incomplète des forces constituantes que l'Involution ne communique aux créatures que une à une et par gradation progressive pour établir l'échelle ascendante des êtres.

L'Involution est l'œuvre de Dieu et l'Évolution l'œuvre de l'homme, si l'on ne considère ces deux modes d'activité divine et d'activité humaine qu'au point de vue restreint de l'action directe soit de Dieu vis-à-vis de l'homme, soit de l'homme vis-à-vis de Dieu; car, au point de vue général de l'ordre universel, il faut bien reconnaître que Dieu veut tout et préside à l'accomplissement de tout, rien ne pouvant s'accomplir contre sa volonté sans être l'œuvre d'une autre volonté, qui serait alors celle d'un autre dieu, d'un dieu du mal : Ahriman, Bélial ou Satan; et, certainement, il n'y a qu'un Dieu, qui sait tout, veut tout et peut tout, parce qu'il est le Tout, l'Être Absolu.

F. BARMOLD.

La Mission de Jeanne d'Arc

> Nous pensons en Angleterre que Jeanne est la plus grande héroïne qu'ait vue le monde, et nous regrettons ce qui a été fait et qui fut mal fait.
> (Edward Clark).
>
> Rien de pareil (aux exploits de Jeanne d'Arc) ne s'est produit dans l'histoire du monde.
> (Henri Martin).

Non seulement l'histoire n'a enregistré rien qui approche de l'œuvre de Jeanne d'Arc, mais ni la légende, ni la fable, ni le roman ne nous rapportent quelque chose d'aussi merveilleux. Ici la réalité dépasse l'imagination.

On n'a jamais vu tant de travaux et si difficiles exécutés en si peu de temps, et par qui ? par une jeune fille de 17 à 18 ans !

« Cinq jours lui suffisent pour débloquer Orléans, huit jours pour dégager la vallée de la Loire, quinze pour conquérir la Champagne ; en tout deux mois à peine pour relever la France abattue. C'est en vain qu'on chercherait un fait semblable dans l'histoire. Les guerriers les plus illustres

peuvent s'incliner devant cette jeune fille de 18 ans, dont le front s'auréole du prestige de telles victoires (1). »

Hercule, Thésée et d'autres héros légendaires dont l'existence est plus ou moins réelle ont accompli de grands travaux, mais ils y ont employé toute leur vie. Tandis que la mission et la passion de Jeanne d'Arc n'ont demandé qu'environ un an, la durée que les poètes requièrent pour les événements qui doivent composer leurs Épopées.

Il n'est pas non plus de héros qui, après avoir tant fait pour son pays, ait eu une fin aussi tragique. Hercule serait mort dans son lit, s'il n'avait pas revêtu la robe de Nessus.

La passion de Jeanne a été plus douloureuse et surtout plus longue que celle de Jésus. Et il n'y avait aucun motif plausible de la lui faire subir.

Telle est la conclusion à laquelle on arrive, tel est le cri qui jaillit du cœur quand on lit sans parti-pris l'histoire de cette héroïne incomparable.

*
* *

La France, envahie par les Anglais, était dans une situation désespérée. A sa tête un roi fainéant dans toute l'acception du terme, ne pensant qu'au plaisir, « perdant gaiement son royaume » ; aux côtés de ce roi des courtisans jaloux et envieux les uns des autres, toujours en lutte entre eux, complètement indifférents au sort du pays.

Mais « un événement des plus singuliers que l'histoire ait produit, fait voir que jamais il ne faut désespérer de rien, et qu'au défaut des voies ordinaires, la Providence en suggère auxquelles on ne s'attend pas (2). »

Une jeune paysanne ne sachant ni A ni B, mais de bonnes mœurs et d'une santé robuste (3), a des visions et entend des voix qui lui ordonnent d'aller à l'armée et de « bouter hors » les Anglais.

Rien de bien extraordinaire dans ce fait, du moins pour l'époque, sauf l'âge de la guerrière. Beaucoup de femmes en faisaient autant, partageaient l'ardeur martiale et se dévouaient pour la défense commune.

« Les femmes d'Orléans, disent les *Chroniques*, apportaient aux assiégés tout ce qui à la défense pouvait servir, et pour les rafraîchir du grand travail, pain, vin, viande, fruits, vinaigre et touailles (serviettes) blanches leur baillaient. Aucunes furent vues durant l'assaut qui Anglais repoussaient à coups de lances des entrées du boulevard et ès fossés les abattaient. »

(1) JEANNE D'ARC MÉDIUM, par Léon Denis, 1 vol. in-16, Paris, Librairie des Sciences psychiques, 1910.

(2) Leuglet-Dufresnoy. *Histoire générale et particulière de la monarchie française.*

(3) La vie agreste avait fortifié son corps naturellement robuste. Elle n'avait que l'extérieur de son sexe, sans éprouver les infirmités qui en caractérisent la faiblesse. Cette disposition de ses organes devait nécessairement augmenter la force de son imagination. (Villaret. *Histoire de France*, t. 14, p. 373).

Mais ce qui est plus merveilleux, c'est que Jeanne est prophétesse. Elle va pour la troisième fois, accompagnée de son oncle, s'adresser au capitaine Baudricourt pour qu'il l'envoie trouver le roi. Devant sa résistance, elle annonce qu'une bataille vient d'être perdue, prédiction qui se vérifie et décide enfin Baudricourt à laisser partir Jeanne et à la faire accompagner.

Elle arrive à la cour, reconnaît le roi caché parmi les courtisans et lui dit : « Gentil dauphin, le roi du ciel m'a envoyée pour vous secourir : s'il vous plaît me donner gens de guerre, par grâce divine et force d'armes, je ferai lever le siège d'Orléans et vous mènerai sacrer à Reims malgré tous vos ennemis. »

Jeanne révèle ensuite au roi un secret que lui seul connaît, et arrive ainsi à lui inspirer un peu de confiance. Très peu ; si peu qu'au lieu de la mettre de suite au pied du mur, (c'est-à-dire des remparts), on l'envoie à Poitiers pour y être examinée par des théologiens et des magistrats.

Cette jeune paysanne qui ne sait ni lire ni écrire, émerveille tout le monde par la profondeur, la justesse et la précision de ses réponses aux questions qui lui sont posées. « C'était un beau spectacle, dit Alain Chartier, que de la voir disputer, femme contre les hommes, ignorante contre les docteurs, seule contre tant d'adversaires. »

Un de ses juges, Guillaume Aimery, croyant sans doute que Dieu doit tout faire pour les hommes et qu'il ne leur a donné des bras que pour les croiser, lui objecte :

« Vous dites que Dieu vous a promis la victoire et vous demandez des soldats. A quoi bon des soldats, si la victoire est assurée ? »

Jeanne répond simplement : « Les soldats batailleront et Dieu donnera la victoire. » Elle avait déjà dit que les Anglais seraient chassés par *Grâce divine* et par *force d'armes*. Aide-toi, si tu veux que le ciel t'aide.

On lui demande des signes prouvant la réalité de sa mission : « Je ne suis pas venue à Poitiers pour donner des signes ; mais menez-moi à Orléans et je vous montrerai les signes pour quoi je suis envoyée. »

La franchise de son âme, dit Villaret, le feu de ses regards, la naïveté de ses réponses, simples, mais précises, souvent sublimes, portaient la persuasion dans les cœurs.

On se décide enfin à tenter l'expérience. On la renvoie à la cour ; elle est armée et part pour faire lever le siège d'Orléans.

Les grâces naturelles, l'adresse avec laquelle elle portait son étendard et maniait son cheval, quoique peu faite à cet exercice, la beauté de ses traits, plus nobles que délicats, inspiraient le courage et la confiance.

On vit alors avec admiration une fille de 17 ans, ne sachant ni lire ni écrire, remplir les fonctions de capitaine et de missionnaire. De *capitaine*

puisque les hommes devaient combattre, de *missionnaire* parce qu'il fallait mériter que Dieu donnât la victoire.

Le siège d'Orléans est levé ; les Anglais sont mis en fuite. Sans plus tarder, Jeanne veut mener le roi à Reims. Elle affirme que sa mission se borne à délivrer Orléans et à conduire le roi à Reims, pour qu'il soit sacré.

Ce n'est pas sans peine que Jeanne surmonte les hésitations et les résistances du roi et de ses conseillers. Arrivé à Troyes, le roi assembla son Conseil pour décider si l'on doit retourner sur ses pas. Jeanne n'y fut pas convoquée ; mais, prévenue par ses voix, elle arrive et assure, contre toute vraisemblance, qu'en deux jours la ville sera réduite. Ce qui eut lieu.

La marche sur Reims ne fut plus dès lors qu'une marche triomphale. Les villes se rendaient avant d'être sommées ni attaquées. Arrivés à Reims, le roi est sacré, la mission de Jeanne est terminée.

« Ces exploits rapides, dit Villaret, donnent à l'histoire un air de merveilleux capable d'inspirer la défiance. Il semble qu'on lise quelque récit des temps héroïques de la fable. Il n'y a toutefois aucun de ces faits qui ne soit attesté par une foule de témoins irréprochables.

«... Cette multitude d'exploits impose à chaque instant la nécessité d'avertir le lecteur qu'on ne les lui présente que d'après les autorités les moins suspectes, sans se permettre la plus légère exagération.

«... C'est ainsi, conclut l'historien, qu'une providence incompréhensible se plaît quelquefois à manifester le néant de nos spéculations politiques, par la simplicité des moyens qu'elle emploie pour les renverser. »

*
* *

La *mission* accomplie, la *passion* commence.

Après le sacre, Jeanne dit au roi : « Gentil sire, ainsi est fait le plaisir de Dieu, dont la volonté fut que je levasse le siège d'Orléans et vous amenasse en cette cité de Reims, pour y recevoir votre digne sacre, afin de prouver que vous êtes véritable roi et héritier de la couronne de France. »

Puis elle se jette aux genoux du roi et lui demande la permission de se retirer auprès de ses parents. Le roi la retient. Elle cède à regret à ses instances et à celles des seigneurs.

Et pourtant elle sent, elle sait que sa mission est terminée et quelle est la destinée qui l'attend. Quelques jours après, chevauchant entre Dunois et le chancelier Regnault de Chartres, elle disait :

« Que je voudrais qu'il plût à Dieu que je m'en retournasse maintenant, quittant les armes, et que je revinsse servir mon père et ma mère, et garder leurs troupeaux avec ma sœur et mes frères, qui seraient bien aise de me revoir. »

Quand même Jeanne n'aurait pas eu ses « voix » pour l'instruire, elle était

assez intelligente pour comprendre que le roi et les grands personnages de la cour n'avaient accepté ses services qu'à contre-cœur et parce qu'ils y étaient forcés par l'enthousiasme des soldats et des officiers subalternes. Si elle en avait douté, l'expérience de Troyes lui aurait fourni une preuve.

Mais, comme le dit M. Léon Denis, « la lutte contre les Anglais l'inquiétait moins que les intrigues de cour et la perfidie des grands : « Je ne crains que la trahison », disait-elle. Et, en effet, c'est par la trahison qu'elle devait périr. »

Jeanne continue, après le sacre, de prendre part aux opérations militaires, mais il semble qu'elle ne les dirige plus, ou du moins qu'on ne la consulte et ne l'écoute plus. Elle ne se distingue plus que par son courage, sa vaillance et son abnégation.

Blessée devant Paris et obligée par la douleur et par la quantité de sang qu'elle répandait de se coucher derrière le revers d'une petite éminence, elle y resta jusqu'au soir, que le duc d'Alençon vint lui lui-même la forcer de retourner à Saint-Denis.

Villaret observe à ce sujet : « Malgré sa simplicité, Jeanne ne put douter que son mérite et ses exploits ne lui eussent attiré des envieux. Le danger auquel on l'avait laissée si longtemps exposée, suffisait pour lui ouvrir les yeux. Elle renouvela ses instances auprès du roi pour obtenir la permission de quitter la cour : et dans la résolution où elle était de ne plus porter les armes, elle fit présent de son équipage de guerre aux religieux de Saint-Denis: ils en érigèrent un trophée qu'ils suspendirent devant la châsse de l'apôtre de la France. Mais on persista toujours de lui refuser le congé qu'un pressentiment secret lui faisait solliciter avec tant d'ardeur. »

A Compiègne, la trahison redoutée fut encore plus flagrante et, d'ailleurs, décisive. Jeanne est faite prisonnière, et alors commence son douloureux pèlerinage vers le bûcher où elle finit ses jours. Elle l'avait prévu et prédit: « Je ne durerai guère qu'un an, il faut donc me bien employer. »

Je ne raconterai pas la *passion* de Jeanne d'Arc, il y faudrait au moins un autre article ; au surplus, on la trouvera exposée dans le livre de M. Léon Denis.

Me bornant à sa *mission*, je veux seulement examiner les diverses explications qui en ont été données.

***

D'après l'Église, la délivrance de la France de l'invasion anglaise a été un miracle. Jeanne d'Arc était une envoyée de Dieu, inspirée par l'esprit divin.

Il est évident que, l'hypothèse admise que Dieu est le principe et la fin de toutes choses, rien ne se fait sans son ordre ou tout au moins sa per-

mission. Mais ce qui explique tout n'explique rien. Ce qui le prouve c'est que cette explication change avec les temps et les lieux.

Pour les Français, Jeanne d'Arc était inspirée par le Saint-Esprit. Pour les Anglais, non moins catholiques à cette époque, elle était, comme disait le duc de Bedfort, « vraie disciple de Satan, formée du limon de l'enfer ».

Pour les théologiens de Poitiers, sa mission était divine. Pour ceux de Rouen, l'année suivante, elle était diabolique. Vingt-cinq ans après, lors du procès de sa réhabilitation, elle redevient orthodoxe. Aujourd'hui, elle est béatifiée. Que de palinodies, pour une Église qui se dit infaillible !

Ce n'est donc pas sans raison que les philosophes ont rejeté l'explication catholique. Mais ils n'ont pas réussi à en trouver une meilleure.

Juste Lipse, du Bellay-Langey, Gabriel Naudé, Du Haillan, etc., s'inscrivirent contre l'intervention particulière de Dieu ou de son concurrent le Diable, et ne voulurent voir en Jeanne ni une prophétesse, ni une sorcière. Ils furent obligés ou de nier les faits, ou de les falsifier, ou de proposer des explications qui avaient besoin d'être expliquées elles-mêmes.

L'un dit : « Elle était fortement persuadée, et persuada les autres. »

Suffit-il d'être persuadé pour persuader les autres ?

« Une jeune fille se présente, dit un autre ; elle se croit inspirée ; on profite de l'impression que son enthousiasme peut faire sur les soldats, et sans rien mettre au hasard, les généraux qui la conduisent, ont l'air de la suivre. Elle n'a point de commandement, et paraît ordonner de tout. Son audace, que l'on cherche à entretenir, se communique à toute l'armée, et change la face des affaires. »

« Une jeune fille se présente. » Beaucoup d'autres se sont présentées et n'ont pas fait ce qu'a fait Jeanne d'Arc.

« Elle se croit inspirée. »

Elle ne se borne pas à le croire, elle en fournit de nombreuses preuves.

« Les généraux qui la conduisent ont l'air de la suivre. »

Sont-ce les généraux qui la conduisent devant Troyes, par exemple, ou elle qui les a entraînés. Si les généraux la suivaient, comment l'ont-ils laissée toute une journée blessée devant Paris ? Comment l'ont-ils laissé prendre par les Anglais à Compiègne, dans des conditions invraisemblables?

La persuasion, l'enthousiasme, sont des mots qui n'expliquent rien et qui ont besoin d'être eux-mêmes expliqués. Ceux qui les invoquent semblent croire que ce sont là des effets sans causes.

Si l'enthousiasme avait suffi pour inspirer à la grande majorité de l'armée, et de la nation française la confiance en Jeanne d'Arc, cette confiance aurait dû aller grandissant avec les succès ou tout au moins se maintenir jusqu'au bout, jusqu'à la libération définitive du territoire.

Or, nous l'avons vu, après Reims, elle va s'éteignant et après Compiègne,

Jeanne est abandonnée de tous, de ceux mêmes qui lui devaient le plus et qui étaient le plus intéressés à entretenir cet enthousiasme.

Faut-il donc dire, non seulement avec l'Église (à certains moments), mais avec l'Encyclopédie : « Le merveilleux, le miraculeux, est trop évident, quelque effort que l'on fasse pour l'écarter ou pour l'affaiblir, et cette histoire présente un phénomène en tout inexplicable » ?

***

Une explication plus rationnelle, mais encore insuffisante, a été donnée par un auteur peu connu et dont l'ouvrage n'a jamais été cité à ma connaissance. Il s'agit des *Nouvelles Considérations sur les Oracles, Sibylles et Prophètes*, par Théodore Bonys. Cet ouvrage, in-8°, publié en 1806, parle à diverses reprises de Jeanne d'Arc et lui consacre une étude spéciale de 80 pages, que nous allons résumer, car les lecteurs ne trouveraient pas facilement le livre.

Bouys avait étudié attentivement les phénomènes du magnétisme humain et surtout ceux de la clairvoyance. Il en conclut que la clairvoyance est instinctive chez l'homme, qu'elle peut se manifester spontanément ou être provoquée par les procédés magnétiques ; que cette clairvoyance instinctive forme un sixième sens.

Ce sixième sens existe naturellement chez quelques rares sujets ; mais il se trouve en germe chez tous les hommes et peut être développé par l'art ; il a même été très commun anciennement et sa perte ne peut être attribuée qu'à la dégradation physique ou morale du genre humain.

Jeanne d'Arc était douée au suprême degré de ce sixième sens, et c'est grâce à cette merveilleuse faculté qu'elle a opéré tous ses exploits prophétiques et militaires.

D'après Bonys, le sixième sens ne dure pas longtemps. « Les êtres précieux qui ont la clairvoyance que donne le développement de ce sixième sens, n'en jouissent le plus souvent que pour un temps très limité, et qu'autant qu'il est nécessaire à l'objet pour lequel il s'est développé. » (p. 196.)

La clairvoyance de Jeanne d'Arc devait disparaître après le sacre. Elle le savait et avait dit plusieurs fois que sa mission se bornait à délivrer Orléans et à conduire le roi à Reims pour le faire couronner.

La cérémonie faite, Jeanne veut se retirer. On la retient ; mais c'est en vain : elle ne jouit plus de sa faculté ; aussi ne se mêle-t-elle plus de diriger, « d'opiner dans le conseil du roi, et même d'opposer son avis à celui des ministres et des généraux, liberté qu'elle s'était toujours donnée jusqu'alors ».

Elle ne prévoit plus les événements qui doivent lui arriver à elle-même. Elle est blessée, puis prise, jugée, condamnée, brûlée sans avoir rien prévu. « C'est la cessation de sa prévoyance qui l'empêcha de prévenir le sort cruel

qui l'attendait, et qu'elle ne dut qu'aux ordres réitérés de Charles pour qu'elle restât aux armées malgré son désir ardent de se retirer dans sa famille. » (p. 198.)

Les voix que croyait entendre Jeanne d'Arc étaient intérieures et non extérieures, saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite n'étaient que des personnages imaginaires. (p. 224.)

Bref, « Jeanne se croit inspirée et destinée à sauver la France. C'était l'effet de cette voix intérieure qui l'excitait à s'armer pour sa patrie et pour son roi ; et l'assurance de la réussite était l'effet d'un sixième sens, d'une seconde vue, d'une clairvoyance instructive, pareille à celle des somnambules magnétiques. » (p. 185.)

L'explication présentée par Bonys pèche par beaucoup de points. D'abord, la clairvoyance n'est pas un sens.

Un sens est commun à tous les êtres de la même espèce ; il se manifeste, dure et disparaît pour tous les individus de l'espèce, à peu près aux mêmes époques et dans les mêmes conditions ; ce qui n'est pas le cas de la clairvoyance de l'aveu de l'auteur.

Supposez que le sixième sens fasse exception et n'ait qu'une durée limitée, les époques de son apparition et de sa disparition devraient être à peu près les mêmes pour tous les individus qui en sont doués. Or, la clairvoyance n'est pas encore dans ce cas.

Les uns sont clairvoyants quand ils sont malades et perdent cette faculté avec le retour de la santé. Pour d'autres, c'est le contraire. On voit des personnes qui deviennent clairvoyantes à leurs époques périodiques ou lorsqu'elles sont enceintes ; d'autres, cessent de l'être dans ces périodes de leur vie. Tel est clairvoyant dans sa jeunesse et cessent de l'être à un certain âge ; tel autre ne le devient qu'à lâge mûr. Certains perdent définitivement cette faculté après l'avoir possédée quelque temps, d'autres la perdent et la recouvrent plusieurs fois.

Pour ce qui est de Jeanne d'Arc, quoique sa mission militaire se terminât à Reims, elle continua ensuite de voir ses guides, d'entendre leurs voix et de prévoir la plupart des événements qui la concernaient. Nombre de faits le prouvent. Bonys ne les cite pas, parce que cela dérange sa théorie, mais il n'a pu les ignorer.

Bonys dit que les êtres doués du sixième sens n'en jouissent qu'autant qu'il est nécessaire à l'objet pour lequel il s'est développé.

Il y a dans cet aveu un finalisme qui ne cadre pas avec sa théorie.

En résumé, Jeanne d'Arc ne se croit pas seulement inspirée, elle l'est effectivement. Non seulement elle a prévu, mais elle a été prévenue de tout ce qui lui est arrivé d'essentiel jusqu'à sa mort. Et son dernier mot sur le bûcher a été de proclamer que ses voix ne l'avaient pas trompée.

***

Si Jeanne d'Arc ne se croyait pas seulement inspirée, mais l'était effectivement; si elle voyait et entendait des Esprits, quels qu'ils fussent; si par leurs conseils et leur direction elle a accompli si vaillamment sa mission et supporté si courageusement sa passion; il est évident qu'elle n'était ni une faussaire, ni une hallucinée.

Elle n'était pas non plus simplement clairvoyante, la clairvoyance étant une faculté personnelle; elle était en outre *médium*.

C'est là que nous voulions en venir, et c'est ce que démontre magistralement M. Léon Denis dans le livre qu'il vient de publier sur cette admirable héroïne.

L'explication *spirite* est la seule explication acceptable de ce point d'histoire; elle est fondée sur les faits sainement interprétés par la raison.

Cette explication est loin d'être admise par la Science moderne, qui remplace ou double l'Église dans la direction des esprits et des cœurs; mais c'est tant pis pour les directeurs et pour les dirigés. A ceux qui parlent et écrivent contre Jeanne d'Arc et à ceux qui les écoutent et les lisent nous dirons avec Théodre Bonys, dont nous venons d'analyser l'ouvrage :

« Lorsque les premières classes de la société sont parvenues à un tel degré de corruption, qui les rend capables (d'écrire et) d'applaudir de pareils ouvrages, il ne faut plus être étonné des malheurs qui les ont poursuivies pendant la Révolution. » Et, ajouterons-nous, qui les poursuivront encore plus tôt qu'ils ne le pensent.

Je n'entrerai pas dans le détail de la démonstration de M. Léon Denis : la plupart de mes lecteurs ont déjà lu son livre et les autres le liront. Je termine donc par les deux observations suivantes :

M. Léon Denis soutient, que Michelet s'est trompé en disant que la mission de Jeanne d'Arc devait prendre fin à Reims, et qu'elle désobéit à ses voix en continuant la lutte. La seule raison qu'il en donne est que Jeanne dit aux Anglais devant Orléans : « Je suis venue de par Dieu pour vous bouter hors de France. »

Cette raison ne me paraît pas suffisante pour infirmer l'assertion, non seulement de Michelet, mais de tous les autres historiens à ma connaissance, qui ont dit et redit que la mission de Jeanne d'Arc se bornait à deux points précis : 1° Délivrer Orléans ; 2° Faire sacrer Charles VII à Reims. Toute la conduite de Jeanne a d'ailleurs été réglée sur ces deux points. Autrement, chaque fois qu'elle a demandé à retourner chez ses parents, elle aurait aussi désobéi à ses voix, puisque les Anglais n'étaient pas boutés hors.

Sa mission se terminerait donc à Reims. En restant ensuite à l'armée, elle n'a pas pour cela désobéi à ses voix, — c'est ici que Michelet se trompe,

— elle a obéi à son roi. Sa mission terminée, ses voix n'avaient plus d'ordre à lui donner, elle restait libre. Les dites voix continuèrent de lui donner des conseils, de lui apporter des encouragements et des consolations dans ses épreuves, mais elles ne lui donnèrent plus d'ordres.

Quant aux mots « bouter les Anglais hors de France », ils ne signifient pas de les prendre un à un par les épaules et de les embarquer ; ils veulent dire que Jeanne devait mettre les Français en mesure d'exécuter cette besogne.

Il s'agissait de donner l'élan, et c'est ce que Jeanne a fait. Le reste regardait le roi et la nation. C'est d'ailleurs ce que Jeanne dit sous plusieurs formes :

« Les guerriers combattront, et Dieu donnera la victoire. »

« Mettez la main à l'œuvre, car Dieu veut que l'on s'emploie soi-même. »

Il suit de là que les ennemis de Jeanne n'ont pas réussi, comme le dit M. Denis avec Henri Martin, « à faire mentir Dieu ». Dieu ne ment jamais. Et il aurait aussi bien menti en donnant à Jeanne une mission illimitée qu'en la restreignant au sacre du roi, puisqu'il ne l'a pas préservée d'être brûlée avant que les Anglais fussent « boutés hors ».

M. Léon Denis cherche à tirer de l'histoire de Jeanne d'Arc une leçon de patriotisme ; je crois même que c'est là son principal but.

« Le souvenir de Jeanne, seul aujourd'hui, peut refaire l'union dans les pensées et dans les cœurs, comme elle refit l'unité de la France, à l'heure des suprêmes désastres et de l'écroulement. »

Je ne vois pas très bien en quoi l'histoire de Jeanne peut favoriser le patriotisme. Chacun peut interpréter les événements de cette histoire selon son tempérament, sa manière de voir, ses idées, ses préjugés. Je me demande même s'il n'y aurait pas plutôt à en tirer une leçon d'antipatriotisme.

Voici un roi paresseux, insouciant, asservi à des courtisans qui sont en lutte continuelle les uns contre les autres, jaloux, envieux les uns des autres, comme nos généraux en 1870, comme d'ailleurs tous les courtisans.

Ce roi se sert, sans conviction, de Jeanne d'Arc. Il la laisse prendre par les Anglais et leurs partisans de France. Tous les puissants s'ameutent contre cette simple fille : Église, Inquisition, Université, etc., et ce roi, qui lui doit son royaume, n'a pas l'air de s'en apercevoir. Il ne fait pas un signe, ne dit pas un mot pour la racheter ou l'échanger contre des prisonniers anglais.

On fait le procès de la « sorcière » ; on la condamne, on la brûle. Et il ne bouge toujours pas. Et pourtant sa royauté même en dépend : Si Jeanne est une envoyée de Satan, Charles VII n'est pas roi légitime.

Jeanne s'est dévouée : le roi et ses courtisans en profitent et ne font rien pour elle.

Si le patriotisme consiste en ce que les uns tirent les marrons du feu et que les autres les mangent, la leçon est bonne à retenir.

Vingt-cinq ans après l'exécution, on révise le procès de Jeanne, on la réhabilite. Vous croyez peut-être que c'est pour elle ? Nullement; on a fini par s'apercevoir que Charles VII tenant sa couronne d'une sorcière n'était pas roi légitime. Les juges qui ont participé à sa condamnation sont laissés tranquilles.

Où voit-on le patriotisme dans tout cela. Aujourd'hui encore, Jeanne d'Arc est tiraillée par l'Église d'un côté, par l'État de l'autre. Pourquoi ? Par reconnaissance ; par sympathie ? Pas du tout. C'est par politique. On bat la grosse caisse sur sa peau. Et voilà tout. La religion et le patriotisme ne sont que des prétextes, des faux semblants.

Je doute fort que ces considérations soient de nature à ramener les infidèles à l'Église catholique et les hervéistes au patriotisme. Et pourtant elles ressortent clairement de l'histoire.

ROUXEL.

CORRESPONDANCE

Quelques lecteurs de la *Revue* nous demandent de leur indiquer les documents qui leur permettraient d'avoir une opinion raisonnée sur les miracles de Lourdes et de saint Janvier, voici, après informations, ce que veut bien nous répondre l'aimable rédacteur que nous avons consulté.

Les miracles de Lourdes ont fait l'objet de nombreux ouvrages écrits, la plupart, chez des ecclésiastiques, mais comme ils pourraient être suspects de partialité, nous engageons les personnes qui veulent connaître la question et en parler en connaissance de cause, à lire les ouvrages suivants :

1° *Notre-Dame de Lourdes*, par Henri Lasserre.

2° *Histoire médicale de Lourdes*, par le Dr Boissarie qui s'occupe surtout de la question au point de vue médical.

3° *Histoire critique de Notre Dame de Lourdes*, par Georges Bertin, agrégé de l'Université.

Ce dernier ouvrage, très documenté, contient des statistiques très curieuses, et les certificats de plus de deux cents docteurs qui affirment la réalité de nombreuses guérisons absolument inexplicables pour la science.

En mettant de côté les faits que l'on peut attribuer à des névroses, à la surexcitation des esprits ou à la suggestion, il est indéniable qu'on a pu constater à Lourdes, depuis quarante ans, des phénomènes de l'ordre psychique qui ne doivent pas être traités à la légère et qui doivent d'autant

plus retenir l'attention des hommes studieux, qu'ils viennent à l'appui de notre doctrine.

Quant au phénomène qu'on désigne sous le nom de miracle de saint Janvier, il a été étudié dans les conditions scientifiques les plus rigoureuses par M. Caterre, professeur au collège de Cette, et, à différentes reprises, par MM. Jungo, de Luca et Jannario, savants chimistes italiens. Après avoir procédé à de nombreuses expériences, ces messieurs concluent en disant que la supercherie est impossible, et qu'il y a là un fait certain que la science ne peut expliquer pour le moment. Comme nous n'avons aucune raison de croire que ces savants sont des naïfs, nous devons attendre comme eux que la question soit élucidée.

Les *Annales des sciences psychiques*, publication des plus sérieuses rédigée par des savants et qui n'accepte pas les faits à la légère, a donné dernièrement deux articles très étudiés sur cette curieuse question.

LA RÉDACTION.

Communication lue dans l'Astral pendant le sommeil hypnotique

Par Mme ROMEO, Médium.

Vers Celui en qui tout s'éthérise, je m'élance éternellement.

IRIAC, SAINT-AUGUSTIN.

O impénétrable et invisible lumière qu'aucune ombre ne saurait obscurcir, laissez notre âme se confondre dans votre abîme de clarté ; sans vous ô lumière, tout n'est que misères, toute abondance qui n'est point Dieu n'est pour nous qu'une véritable indigence. Jésus-Christ, lumière de notre âme, dissipez nos ténèbres et attirez-la dans cet heureux séjour, afin qu'elle étanche dans les torrents de vos délices l'ardente soif qu'elle a de vous.

O vie éternelle, enivrez notre âme de l'ivresse de votre amour, soyez son asile après tous ses égarements à travers ses incarnations, que notre cœur agité retrouve enfin le calme et le repos, qui consiste à vous voir ô mon Dieu durant toute l'étendue des siècles.

Vers Celui en qui tout s'éthérise, nous volons éternellement.

IRIAC, SAINT-AUGUSTIN.

A Jeanne d'Arc

Dédié à Léon Denis.

La France de Clovis, du Christ et des Croisades
Gémit de désespoir sous le joug des Anglais;
Sans cesse en butte à leurs insolentes bravades,
Son jeune roi descend au rang des roitelets;
A Bourges, Charles pleure, il étourdit son âme,
Et, doutant que le ciel veuille le secourir,
Se croit le fils maudit d'une naissance infâme,
Et la gloire des lys semble près de mourir;
Pendant qu'à Domrémy la bergère sublime,
Sentant battre son cœur à l'appel de ses voix,
Écoute l'Invisible, au sein de cet abîme,
Qui lui dit: Cours sauver la Patrie aux abois!
Et de ses visions sans trêve elle est hantée,
Dès sa première enfance, aux champs, dans le sommeil.

Tu pars malgré les tiens par tes voix transportée;
Pour suivre jusqu'au bout ton chemin sans pareil,
Tu t'en vas, Jeanne d'Arc; ta rapide épopée
Illumine l'histoire en exploits radieux;
En Française Pallas, tu tiens ferme l'épée;
Tu fais jaillir du sol des soldats glorieux.
Tu gagnes Vaucouleurs à ton ardeur guerrière;
A la cour de Chinon, tu vois enfin le roi,
Tu lui parles de tout, sondant sa vie entière;
Son courage renaît au soleil de ta foi.
C'est la Hire et Dunois, c'est Gaucourt et Xaintrailles
Qui se laissent guider par tes dix-huit printemps!
Et tu passes comme la Vierge des batailles
Qui conduit à l'assaut ses héros palpitants.

Poitiers, Tours sont tout fiers de ta simple équipée,
Ton étendard confond traîtres et mécréants;
Et devant ton armure, au feu divin trempée,
L'Anglais en quelques jours abandonne Orléans.
La vaillante cité fête sa délivrance;
Jargeau, Meung, Beaugency, Patay sont les fleurons
De ta couronne, ô Jeanne, ô Pucelle de France,
Devant qui s'est courbé l'orgueil des mâles fronts.

Et puis c'est la poursuite à travers la Champagne;
Partout c'est l'ennemi qui s'enfuit, effaré,
Croyant qu'un vol d'esprits protecteurs t'accompagne ;
Sous ton égide, à Reims, Charles VII est sacré.
Et quand devant Paris, à l'aube de son règne,
Tu combats pour « bouter hors de France l'Anglais »,
Une flèche t'atteint; sous les murs de Compiègne,
Le sinistre oiseleur te prend à ses filets.

Il t'emmène à Rouen, frémissante captive ;
Il t'emprisonne, oiselle, en sa cage de fer ;
L'outrage comme un trait entre dans ta chair vive,
Tu comparais devant les juges de l'enfer.
Pour ébranler ton cœur, il n'est rien qu'on ne tente :
Pour défendre tes voix que de soufflets reçus!
Subis tous les tourments, l'âme ferme et contente ;
C'est là ta passion, digne sœur de Jésus!
L'évêque au nom honteux payé par l'Angleterre
Préside lâchement l'infâme tribunal :
Plus blanc que tous les lys qui fleurissent la terre,
Il le livre au bourreau, ton beau corps virginal !

Tu montes au bûcher en chrétienne héroïque ;
Ton âme est tout au Christ comme au pays natal ;
« Tes voix » forment le chœur de ta vertu stoïque ;
Les flammes en courroux te font un piédestal.
Tu prends le crucifix dans tes mains extatiques ;
Forte, les bras en croix repliés sur ton sein,
Tu le presses longtemps sur tes lèvres mystiques ;
Et tu rends en priant ta grande âme au Dieu saint.
Tu dis : Jésus! et meurs; ton corps réduit en cendre
Ne pourra pas dormir du sommeil du tombeau;
Et le serpent de feu qui mord ta beauté tendre
Pulvérise ta chair jusqu'au dernier lambeau.

En appelant au Ciel de la sentence injuste,
La France fait le vœu de s'unir sous ton nom;
Et le gibet sacré par un martyr auguste
Domine tes bourreaux bien plus que ton pennon.
Tu brilles, pur flambeau, sur la nuit des Sodomes,
Éclipsant les démons rampants de ton procès ;

Jésus fut le Messie et le Sauveur des hommes,
Tu fus Promise, Jeanne, au salut des Français.
Debout sur ton bûcher, le corps vêtu de flammes,
Ils te revoient après les siècles écoulés...
Pour que vive à jamais la Patrie en leurs âmes,
Fille de Dieu, descends des mondes étoilés !

Paris, janvier 1910.

JULIEN LARROCHE.

L'Entente Spiritualiste par la Prière

Pensées à méditer chaque jour.

Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé (Saint Marc).

***

Vous prieriez davantage si vous savez quelle riche bénédiction spirituelle la prière apporte.

Souvent la pétition inarticulée, qui ne paraît pas avoir été entendue, apporte à l'âme qui prie d'abondantes bénédictions.

C'est de l'âme qui vit en fréquente communion avec nous que nous pouvons le mieux approcher (Imperator. Enseignements spiritualistes. W Stainton Moses) (1).

***

Pour vous-mêmes vous devez demander l'aide d'en haut dans la résolution que vous avez prise de supporter vos épreuves avec courage et résignation, et de marcher toujours droit dans la vie.

Vous devez demander des conseils pour devenir bons, justes, compatissants et secourables pour tous vos frères.

Vous devez demander de trouver l'occasion de vous dévouer et de faire le bien ; d'instruire les ignorants ; de leur montrer la voie, et de les faire progresser.

Appelez vos protecteurs par la prière comme sur terre vous faites appel, pour avoir leurs conseils, aux hommes que vous jugez supérieurs par la science, par l'expérience, par la raison, à ceux que vous savez être vos véritables amis.

(1) En vente à la librairie Leymarie, 42, rue St-Jacques, Paris. Prix 5 fr., franco France 5 fr. 50 ; Etranger 6 fr.

Priez pour vos parents et pour vos amis qui sont encore sur cette terre et pour ceux qui sont disparus. Demandez pour eux ce que vous demandez pour vous, et envoyez-leur des pensées d'amour, des souhaits de bonheur, des souvenirs affectueux.

Priez aussi pour remercier les intelligences supérieures qui vous protègent.

Enfin, n'oubliez pas une prière qui est à la portée de tous : cette prière, c'est le travail. On vous l'a dit depuis longtemps : travailler c'est prier (Conseils des Invisibles).

Priez pour les vivants et les morts, pour les bons et les méchants : priez pour tous. Et rendez grâce à Dieu (X...).

***

Mettre, par la pensée, l'infini d'en bas en contact avec l'infini d'en haut, cela s'appelle prier (Victor Hugo).

***

Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu, celui qui aime davantage le connaît mieux que celui qui aime moins. Attachez-vous à aimer.

Aimez dans le fond de votre cœur, en face de vous-mêmes et en présence de votre Père céleste qui seul sait ce qui se passe dans le secret de votre conscience. Aimez, et Dieu descendra en vous pour y faire son habitation.

Mais pour aimer purement, il faut chasser les passions mauvaises afin que les bonnes seules aient empire sur vous. Il faut soigneusement extirper les ferments de haine et de jalousie et les remplacer par ce sentiment fraternel qui régénère l'individu en attendant qu'il régénère le monde (Pensée de Jésus. M. C).

***

La prière en commun est des plus puissantes lorsque toutes les âmes sont unies dans la même pensée (Conseils des Invisibles).

En quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'elles (Saint Mathieu).

Unissez-vous pour demander le pain quotidien du corps, le pain de l'esprit, le pain de l'âme et l'avènement du règne de Dieu (X...).

Le matin, vers 8 heures, le soir, vers 7 heures
ou à 2 h. après midi / *ou à 9 h. du soir* } *correspondant en Amérique à* { *9 h. 1/2 matin.* / *4 1/2 soir.*
Le dimanche, aux heures adoptées par tous les chrétiens sincères.

LIVRES NOUVEAUX

Notes Envolées sous l'Archet

DE M. P. NEVA, *1 vol. in-18, 3 fr. 50.*

Ce n'est pas la première fois que nous goûtons les jolies pensées de P. Neva et c'est avec un empressement sincère que nous avons voulu jeter les yeux, tout d'abord, sur ce volume nouveau. Mais, en y jetant les yeux, nos oreilles ont perçu les doux accords d'un archet délicat et, de la première *Hymne en majeur* à la dernière *Cantate mystique* nos yeux et notre sensation harmonique ont été captivés.

Les notes sorties de l'archet de P. Neva sont des mélodies tour à tour gaies, douces, graves et tristes. Il ne faut pas les écouter trop longtemps; il faut lire ces pensées lentement comme on déguste une liqueur généreuse.

L'âme de l'auteur est celle d'un poète rêveur et sa main doit savoir faire vibrer l'instrument qui tour à tour rit et pleure. Ces pensées sont des vers qui n'ont voulu se plier ni à la rime ni à la cadence et qui s'envolent comme des papillons en quête de la rose.

La ballade *Le violon chante, le violon pleure* nous murmure que nous avons dit juste. *Le premier pas* nous révèle un cœur maternel. *Dors petit* nous dénonce une âme sensible et tendre.

Le chant du coq qui chante clair aurait pu être soufflé à un académicien poète. Enfin ces cent quatre-vingt-huit chants sont autant de poésies en prose qui font de ces *Notes envolées* sous l'archet un livre de chevet que je conseille aux âmes qui ont besoin de demander au sommeil des rêves ailés et consolateurs.

LÉOPOLD DAUVIL.

POUR FRANCHIR LES PORTES (1)

Le livre de Louis de Valbois intitulé : *Pour franchir les portes* est l'histoire très belle d'une belle âme, que les influences de l'Au-delà poussent vers l'évolution intellectuelle et morale et conduisent à l'affranchissement spirituel.

L'histoire des âmes est la plus belle des histoires, parce que c'est l'histoire vraie, objective, profonde; l'autre n'est que subjective et n'embrasse que les surfaces ou apparences.

1. Un vol. in-18. Leymarie, éditeur ; prix 3 fr. 50, franco France 3 fr. 80. Etranger 4 fr. 25.

L'auteur nous raconte comment il a été amené par des circonstances successives et d'une logique parfaite à « franchir les portes » et à pénétrer dans le sanctuaire de la lumière et de la vérité.

Des directions maladroites, le pharisaïsme des faux dévots, l'insuffisance des dogmes, leurs contradictions, etc., ont conduit cette âme jusqu'au seuil où les suprêmes révélations de la douleur l'attendaient, pour l'embellir et la purifier.

Ce livre est un véritable Évangile de paix et de résignation.

Le dernier chapitre, *Sur les Ruines*, est une vision magnifique des lois de la destinée ; un hymne d'enthousiasme et d'actions de grâces à la lumière et à l'amour.

De tels ouvrages sont plus que de beaux livres, ce sont de bonnes actions. Le style de Louis de Valbois est vivant et coloré. Son œuvre est essentiellement vécue. Aussi plaira-t-elle également aux amis des lettres et aux esprits épris d'idéal.

LÉON DENIS.

Les Assises sociales universelles de la connaissance de l'homme, par Jules Huré, ingénieur civil des mines. Un volume in-18 jésus, broché : 3,50. Société Française d'Imprimerie et de Librairie (*ancienne Librairie Lecène, Oudin et Cie*, 15, rue de Cluny, Paris).

Voici un livre très riche d'expérience intellectuelle, morale et sociale.

Dans ses précédents ouvrages, *La Genèse du Monde* (préface de M. Jean Izoulet, du Collège de France) et *les Voix de la Raison* (préface de M. Émile Faguet, de l'Académie française), M. Jules Huré a déjà déposé les assises métaphysiques de ses idées morales et sociales, et présenté, en plus de celles-ci un premier développement des plus captivants non seulement par la profondeur de la pensée et par la variété des sujets qui y sont traités, mais aussi par la beauté de son style et, suivant l'expression même de M. Émile Faguet, par la très haute éloquence qui y est déployée.

Dans son nouvel ouvrage, M. Jules Huré poursuit son œuvre et s'affirme nettement comme un métaphysicien et un psychologue de vision aiguë, doublé d'un moraliste à la fois rationnel et positif quoique idéaliste, et qui de l'imperfection de l'homme, partant de la société elle-même, ne se hâte nullement de conclure au désespoir final.

M. Jules Huré croit, tout au contraire, au perfectionnement indéfini de l'homme et de la société en vertu d'une loi d'harmonie supérieure qui lui dicte, en tous cas, sur les problèmes sociaux, ces réflexions pleines de bon sens pratique et de lucide et ferme énergie.

Il faut lire ce livre et retenir les règles de haute et saine morale qui s'en dégagent; c'est un de ces livres qu'on relit et vers lesquels on revient toujours comme vers ces amis dont la sollicitude a su découvrir nos faiblesses et les pallier, ce qui est, certes, la meilleure façon de nous aimer.

H. Durville. — **Pour combattre les Maladies de l'Estomac.** Aigreurs, Pyrosis, Éructations, Fringale, Pituite, Nausées, Vomissements, Gastralgie, Gastrite, Indigestion, Embarras gastrique, Dyspepsie, Cauchemar, 2e édition, avec une Figure. Prix : 1 fr.

Après avoir fait, en très peu de mots, la description anatomique de l'estomac et indiqué comment se fait la digestion, l'auteur donne une définition de chacun de ces cas, explique leur nature, leurs causes, leurs symptômes, et indique les moyens les plus puissants, les plus économiques et les mieux à la portée du plus grand nombre des malades pour les éviter, et ensuite pour les guérir, si on les a laissés se développer. Ces moyens sont dans le magnétisme que chacun peut pratiquer utilement, et dans une hygiène bien comprise qui est parfaitement décrite. L'ouvrage se termine par des exemples de cures, destinés à servir de modèles à ceux qui entreprendront le traitement indiqué dans le cours de l'ouvrage.

H. Durville. — **Pour combattre les Maladies de l'Intestin.** Coliques, Diarrhée, Entérite, Gastro-entérite, Dysenterie, Appendicite, Péritonite, Carreau, 2e édition, avec une Figure. Prix : 1 fr.

Ouvrage conçu sur le même plan que le précédent, et destiné d'ailleurs, comme tous les « *Pour combattre* » de l'auteur, à rendre de grands services à la thérapeutique populaire.

Dr Labonne. — **Comment on se défend des Maladies nerveuses.** Lutte contre l'Ataxie locomotrice, Chorée, Convulsions, Épilepsie, Hystérie, Migraine, Névralgies, Neurasthénie, Alcoolisme, Morphinomanie, Insomnie, Vertiges, avec 4 Figures. Quatrième édition. Prix : 1 fr.

Avec sa clarté habituelle, l'auteur de ce petit ouvrage de propagande médicale, décrit chacun des cas ci-dessus, et indique les moyens médicaux qui lui paraissent les plus susceptibles de les guérir. Cette quatrième réimpression en dit plus que nous ne pouvons en dire sur sa valeur réelle.

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE DE CHARLES COLIN